

La cinquième porte

Wismar en 1391

Chapitre 1

Un cri. Un cri assourdissant. « Oh, mon Dieu », siffla Peter, effrayé, »s'il te plaît, tais-toi ..., tais-toi ! Ils vont nous entendre et nous attraper, ...s'il te plaît ! », demanda-t-il. Hugo cria un peu moins fort, il gémit et sentit quelque chose sous son pied, qu'est-ce que c'était ? » Quelque chose de dégoûtant se collait sous sa chaussure en cuir. « Qu'est-ce que c'est, Peter... ? Hugo retint son souffle « Je... », il luttait toujours pour respirer, « ...j'ai trébuché sur quelque chose », japonça-t-il. Peter approcha la lanterne des jambes d'Hugo et vit le sang d'une croûte éclatée couler le long du corps et un rat gisant à moitié emporté. Il espérait qu'elle était déjà morte avant et qu'Hugo ne l'avait pas piétinée à mort. Mais bien sûr qu'il l'était : Hugo était lourd, mais pas tant que ça. Le rat était complètement écrasé, mais pas seulement par un seul coup de pied. Peter avait la nausée. Il était tellement excité depuis qu'ils étaient entrés dans le système de galeries sous la ville hanséatique qu'il n'avait même pas remarqué l'odeur du tunnel. En regardant le rat, il prit conscience de cette puanteur. Le tunnel était un système bien pensé sous la ville hanséatique de Wismar. Il ne consistait en fait qu'en plusieurs petits passages secrets à travers d'innombrables caves. Presque chaque maison du marché, chaque artisan, chaque commerce avait une cave. Les moines du monastère franciscain, dit « monastère gris », avaient construit avec les moines dominicains du monastère noir une liaison secrète entre les bâtiments du monastère, sous la place du marché de Wismar, pendant de longs mois, au cours de nuits obscures. En secret, chaque cave d'immeuble avait été imperceptiblement réduite et des couloirs étroits avaient été maçonnés. Certains passages s'étaient toutefois terminés dans le no man's land, parce que le sol était trop boueux ou que la cave avait été trop utilisée par ses occupants. Personne ne devait connaître l'existence des souterrains et toute personne qui en avait connaissance devait jurer sur sa vie de garder son savoir secret. C'est à cela que pensait Peter. Cela sentait terriblement la décomposition, la moisissure et le cloaque. Les couloirs étaient infestés de vermine, qui se nichait dans les fissures de la maçonnerie humide. Les rats disparaissaient dès qu'ils apercevaient les garçons, mais les insectes rampants étaient écrasés sous leurs pas. Hugo sanglotait et regardait sa jambe douloureuse, mais la vue de sa blessure n'améliorait pas la situation. Il avait la tête qui tournait et se sentait mal : « Peut-être que j'ai trop bu de bière l'après-midi », pensa-t-il encore et son estomac se retourna. Ce qui avait été à l'intérieur était maintenant à côté de lui, il avait juste eu le temps de se tourner sur le côté. « Ciel ! » gémit Peter en se couvrant la bouche et le nez des deux mains. Il luttait encore contre sa propre nausée. Hugo s'essuya la bouche, inspira et expira deux fois profondément et baissa les yeux sur sa jambe droite, sur laquelle l'épaisse croûte s'était déjà rouverte. C'était tout simplement magique, la blessure ne voulait pas guérir. Du pus se formait déjà sur les bords de la plaie. Hugo était le fils d'un brasseur de Wismar. Il y avait toujours beaucoup à faire dans la brasserie, et Hugo et ses frères et sœurs devaient beaucoup aider. Il y a un peu plus de deux semaines, il avait voulu frotter les cuves de la cave, mais il avait trébuché dans l'escalier et s'était ouvert le genou. Comme ses frères et sœurs et lui ne cessaient de goûter à la bière, il avait été chancelant et vacillant. L'escalier en avait profité pour le faire tomber douloureusement. Ce n'était pas une rareté, il

trébuchait sur tout ce qui n'était pas déblayé de côté dans la maison, le port ou la ville. Souvent, il ne faisait pas attention. « Hugo », grondait maintenant Peter, »pourquoi dois-tu toujours boire autant de bière ? » Peter dut se retenir de rire en voyant Hugo se tenir ainsi : il n'avait pas l'air d'avoir 15 ans, mais plutôt cinq. « Tu es toujours aussi chaviré, tu bois trop de bière. Tu devrais arrêter ça ». « Je n'y peux rien », rétorqua Hugo. Il ne put s'empêcher de sourire à son tour. « Il n'y a rien d'autre dans notre brasserie et la bière a meilleur goût que l'eau ». Il regarda Peter d'un air suppliant et demanda en pointant vers le bas : « Elle était déjà morte, non ? » Les deux garçons baissèrent les yeux et regardèrent le rat inanimé, ou plutôt ce qu'il en restait. Ils ont réfléchi et, comme s'ils étaient tous les deux sur la même longueur d'onde, ils ont dit en même temps : « Oui », en hochant la tête. Ils se mirent à pouffer de rire. « Tu devrais quand même faire plus attention où tu mets les pieds ». Ils se trouvaient dans une obscurité presque totale et avançaient lentement à tâtons à la faible lueur du réverbère. Leur lanterne était sur le point de s'éteindre et les couloirs sous la ville de Wismar étaient étroits et inégaux.

Les deux garçons étaient descendus ici parce qu'ils avaient une mission. Ils faisaient rouler chacun un tonneau de bière devant eux. Peter n'utilisait qu'une seule main. Il était le plus âgé des deux, il avait déjà presque 16 ans et avait accepté cette mission. Les fûts de bière leur avaient été remis par les moines franciscains du monastère gris. Leur tâche consistait maintenant à faire passer les fûts à travers les couloirs jusqu'aux frères du monastère noir. Les dominicains du Monastère Noir n'avaient pas le droit de brasser de la bière. En les transportant en dessous de la ville, les franciscains voulaient éviter les droits de douane et les amendes. Les deux cloîtres échangeaient de la bière et d'autres marchandises par ce biais, sans que la surveillance n'en soit informée. Les garçons devaient recevoir trois shillings par tonneau en guise de salaire. Ils avaient pensé que ce serait une tâche facile, car ils s'y connaissaient en fait très bien, mais uniquement en ville. Cependant, les garçons ne connaissaient pas l'existence d'un système de galeries souterraines, il n'y avait donc pas qu'une seule galerie sous la place du marché de la ville hanséatique de Wismar, comme ils l'avaient cru à tort. Malheureusement, ils ont dû constater qu'ils s'étaient perdus. Le sol était boueux, parfois parsemé de coquillages et, à certains endroits, de profondes flaques d'eau. La jambe d'Hugo était très douloureuse. Avec son genou blessé, il avait malencontreusement heurté le bord du tonneau lorsqu'il avait marché sur le rat et glissé. La croûte ouverte saignait à nouveau et gouttait sur la chaussure. Il a serré les dents et ils ont continué à faire rouler les tonneaux, même s'ils ne savaient pas où ils allaient. Le tunnel devait bien mener quelque part. Peter s'arrêta brusquement. « Là, regarde ! » Il pointa son index vers l'avant avant de tomber au sol. « Hugo ! », s'exclama-t-il, »fais encore attention ! » « Pardon, » balbutia Hugo en aidant Peter à se remettre sur ses pieds. Au moment de l'arrêt brutal, il s'était bien sûr arrêté pour voir où pointait Peter, mais son tonneau avait continué à rouler - directement dans les jambes de Peter. Ils reconnurent une lumière. Ce devait être la fin du tunnel ! Ils continuèrent à rouler encore un peu et posèrent les tonneaux à la verticale. Incertains, ils continuèrent à avancer lentement, espérant avoir atteint l'autre monastère.

« Pas un bruit », chuchota Peter, “pas un bruit”, et il posa son index sur ses lèvres en guise d'avertissement. Hugo se baissa et resserra aussitôt ses épaules sur sa nuque, comme si sa position le rendait silencieux. « Il ne faut pas qu'ils nous attrapent, sinon ça va mal se passer pour nous deux », chuchota Peter, tendu. Aussi silencieusement qu'ils le pouvaient, ils se glissèrent devant. La lumière devenait de plus en plus forte, mais l'odeur

était devenue insupportable. Ils entendirent bientôt des voix, des murmures et des gémissements étouffés. Est-ce que c'est le monastère ? Il y avait visiblement des gens. Certains pleuraient doucement. Dans une petite niche, il manquait quelques pierres, les garçons purent voir à travers. Dans la pièce entourée de briques, il y avait des lits et dans les lits, des personnes aux membres bandés. Pierre et Hugo constatèrent qu'ils étaient arrivés à une infirmerie. Certains malades dormaient, d'autres regardaient le plafond. Cela sentait la maladie et la mort. Ils étaient pris en charge par une infirmière qui allait et venait et qui avait beaucoup à faire. Elle avait des linges sur la bouche, une blouse et une cagoule sur la tête. L'odeur était insupportable. Elle sentait le moisi et la terre humide et avait une odeur douceâtre, comme celle des mourants. Les garçons continuèrent à se faufiler, choqués. Ils savaient certes qu'il y avait des infirmeries à Wismar, mais ils ignoraient qu'on pouvait y accéder par le tunnel. Ils regardèrent tout doucement autour d'eux. Il y avait une porte en bois entrouverte. Peut-être y avait-il là des moines qui pourraient maintenant leur prendre leur bière. Peter l'espérait tellement qu'il n'avait qu'une envie : partir d'ici. Mais à part l'infirmière, ils ne virent personne. L'odeur était si épouvantable. Peter regarda autour de lui en cherchant et fut soudain mort de peur en voyant des yeux écarquillés. C'était un homme qui le fixait avec des yeux écarquillés et qui coupait le souffle de Peter. L'homme voulut crier, mais seul un couinement en sortit. Hugo fut effrayé, il vit la même chose et mit sa main devant sa bouche.

Il attrapa la chemise de Peter et voulut l'éloigner. Mais trop tard. L'homme voulut s'asseoir, n'y parvint pas et couina à nouveau, beaucoup plus fort cette fois, attirant naturellement l'attention de l'infirmière. Elle comprit immédiatement et suivit le regard horrifié du visage couvert de vérole de l'homme. Complètement horrifiée de voir les enfants ici, elle s'approcha d'eux et leur demanda à voix basse et avec sévérité : « Que faites-vous ici ? Vous êtes fous ? Comment êtes-vous arrivés ici ? Est-ce que les franciscains vous ont envoyés ? Quelqu'un d'autre connaît-il le chemin ? » Hugo et Peter voulaient bien répondre, à chaque fois ils reprenaient leur souffle pour dire quelque chose, mais ils ne parvenaient pas à s'exprimer. « Le chemin est secret », continua-t-elle frénétiquement, « vous ne devez pas le révéler. A personne, vous comprenez ! » Avec insistance, elle demanda : « Que faites-vous ici ? » Hugo gémit, il fut à nouveau étourdi par toutes ces paroles et s'accrocha à Peter. Celui-ci ne savait pas quoi faire, il les regardait mais ne murmurait pas un mot. Il déglutit et dit doucement : « mon ami saigne, il a besoin d'aide ». Il ne trouva rien d'autre à dire. « Heureusement », pensa-t-il, "Hugo s'est ouvert le genou". Ils avaient maintenant une excuse qui n'était même pas un mensonge. L'infirmière s'approcha et se pencha pour mieux voir, et Hugo lui tendit sa jambe. Elle la regarda et fronça les sourcils, elle secoua la tête presque imperceptiblement. C'est tout ce qu'ils pouvaient voir, puisqu'elle avait le foulard sur la bouche. « Attendez ici », dit-elle, "je reviens tout de suite".

Quelques minutes plus tard, elle revint avec plusieurs lingettes et une petite bouteille. Elle demanda à Hugo de s'asseoir et lui indiqua une petite chaise qui se trouvait à côté d'un lit. Dans le lit se trouvait une jeune femme. Elle dormait et avait des bosses et des nœuds partout sur son corps, certains étaient recouverts de linges humides. « C'est probablement la lèpre », réfléchit Hugo, il n'avait jamais vu cette maladie, mais c'est ainsi que les gens en avaient parlé. Il ne voulait pas s'asseoir sur cette chaise, alors il lui a simplement tenu la jambe à travers la porte en bois et s'est accroché à Peter. L'infirmière avait l'air agacée et regarda Hugo fermement dans les yeux, puis elle poussa un gémissement audible et

s'agenouilla. Elle ouvrit la petite bouteille brune, imbiba une compresse d'un tissu plié dans un liquide jaune et enroula la compresse humide autour de sa jambe avec un autre tissu. Elle a ensuite nettoyé sa peau autour du bandage pour voir s'il avait d'autres blessures. Puis elle leur a tendu la bouteille et, comme ni Hugo ni Peter ne s'en sont saisis, elle a pris la main d'Hugo et lui a enfoncé la bouteille. Elle lui a tenu la main très fermement, l'a attiré vers elle et l'a regardé fixement dans les yeux. Hugo était figé et ne se défendait pas. Elle lui dit : « Ce que vous avez vu ici, vous l'oublierez tout de suite. Ce n'est pas pour les enfants ici ». « Quels enfants », pensa Pierre, "je ne vois pas d'enfants ici", et il regarda Hugo qui se tenait devant elle, à la fois respectueux et soumis. Hugo avait manifestement peur. « Et s'il vous plaît », continua-t-elle, « vous ne devez parler à personne de ce passage secret. Promettez-le moi ! Le chemin sous la ville, seuls les moines le connaissent, ils viennent souvent ici pour aider, apporter des linges propres, des herbes et des pâtes médicinales. Parfois, ils nous apportent des repas chauds et des boissons chaudes et... » Soudain, elle s'est arrêtée et a écouté, comme si elle attendait ces moines. Mais le bruit venait de la chambre d'hôpital, du moins le croyait-elle. Peter et Hugo s'agitèrent. Elle entra dans la chambre et regarda autour d'elle. Elle écouta à nouveau. Les bruits étaient différents de ceux auxquels elle était habituée. Des gémissements et des pleurs, l'infirmière ne les connaissait que trop bien. Aujourd'hui, les patients étaient tous étonnamment silencieux. Elle entendait des voix et des pas légers. « Vite », dit-elle frénétiquement. « Faites attention et cachez-vous », elle courut vers l'arrière, attrapa un drap, ordonna d'un ton sec aux garçons de mettre les fûts sur le côté et de les recouvrir avec le drap. Peter vit les taches de sang et réalisa à quel point le drap était sale. Ils devaient se cacher derrière les tonneaux. Moins d'une seconde plus tard, une lumière s'alluma dans le couloir d'où les garçons étaient venus. Deux personnes sont arrivées au coin de la rue. On pouvait maintenant les voir. Elles avaient des foulards sur la bouche et leurs capuches étaient profondément enfoncées dans le visage. Deux moines. Ils portaient des jarres, une à la main chacun, et un sac qu'ils traînaient ensemble. Celui-ci dégageait une délicieuse odeur d'herbes. Sur leur dos, ils portaient des bandes de tissu roulées, chacune attachée à leur épaule par des cordes. Les moines s'approchèrent de la sœur et lui donnèrent les vêtements. Elle les remercia et ils reprirent le chemin du retour, non sans avoir fouillé dans la pile de linge sale dans un coin sombre. Un moine étendit un drap et l'autre plaça au milieu un tas de linge sale. Tous deux saisirent un coin à droite et à gauche et tournèrent rapidement et habilement le drap à plusieurs reprises. Tout s'est passé en un éclair, de manière routinière et sans paroles. Il fallut un certain temps pour que le faisceau lumineux des deux personnages, un sac de linge sale sur le dos, ne soit plus visible. L'infirmière a alors fait signe aux garçons qu'ils pouvaient sortir. Elle fut soulagée de voir que les moines étaient pressés et qu'ils n'avaient pas repéré la toile au-dessus des tonneaux. Elle prit Peter et Hugo par la main et leur demanda une nouvelle fois : « Promettez-le-moi s'il vous plaît, vous ne devez pas révéler le passage ». Peter avait la nausée s'il entendait encore une fois cette phrase. Les garçons promirent, bien sûr qu'ils ne révéleraient rien, ils pouvaient tous deux se passer de ce genre d'ennuis. Ils la remercièrent et s'apprêtaient à partir lorsque Peter se retourna au milieu du mouvement. « Maria ? » L'infirmière sursauta violemment et se tourna vers lui. Il regarda l'infirmière dans les yeux. Il ne savait pas d'où, mais il la reconnaissait et il savait maintenant qu'il avait raison. Il rassembla tout son courage et lui demanda : « Maria ? C'est bien toi, non ? Tu es bien la petite amie de

Georg, le frère d'Alva, non ? » Elle se détendit et ne put s'empêcher de sourire. Cela se voyait dans les petites rides au coin de ses yeux. « Oui », et après une courte pause, »tu es plutôt attentive, tu m'as reconnue. Tu le connais ? Georg, je veux dire ? » Peter rit et se réjouit, il était même un peu fier. « Enfin, ...un petit peu, Alva est notre amie », dit-il. Puis il la remercia encore une fois. Elle attrapa la porte. « Les gars, ça... », et elle montra la cave avec les malades à l'intérieur, »...ce ne sont pas des lépreux ici. Je ne peux pas vous en vouloir de penser cela. Je peux le lire sur vos visages à cause du dégoût et de la peur. Ils ne sont pas contagieux, ce sont pour la plupart des victimes d'accidents ». Elle montra l'assemblée : « Des gens qui sont passés sous une voiture à cheval, qui se sont gravement blessés en travaillant la terre ou qui ont été victimes d'agressions. Nous les cachons ici parce que beaucoup, là-haut, » et elle montra le plafond avec dédain, »pensent qu'ils ont des maladies contagieuses, voire la lèpre ou la peste. Nous les protégeons, nous les soignons, la plupart d'entre eux parviennent même à se rétablir complètement. La jeune fille ici présente a été gravement maltraitée par son mari peu après son mariage, elle a des hématomes et des coupures ouvertes ». Elle désigna la jeune femme endormie sur la chaise de laquelle Hugo devait s'asseoir au début. Avec toutes ces plaies ouvertes, on pouvait rapidement penser qu'elle avait la lèpre. Maria poursuivit : « On l'enfermerait ou on l'isolerait jusqu'à sa mort parce qu'on pourrait penser qu'elle a une maladie contagieuse. Elle vient d'avoir 17 ans ». « Un peu plus âgé que moi », pensa Peter. Il eut honte et jeta un coup d'œil à Hugo. Celui-ci se tenait là, comme s'il recevait une réprimande de sa mère. « Ici, nous ne sommes pas contagieux ». « Et l'odeur de la mort ? », demanda Hugo, ne lui faisant pas vraiment confiance. Elle prit une lampe à huile qui se trouvait près d'un lit et, d'un geste calme, désigna un coin noir et sombre près de la porte. Elle éclaira l'intérieur. Un énorme tas de linge sale se révéla à eux. Des draps sales, des vêtements couverts de sang séché et d'autres excréments, des rats morts et, oui, une jambe à moitié décomposée. Les garçons se rendirent alors compte que la puanteur leur était encore plus insupportable. « Nous n'arrivons pas à suivre la lessive », s'excusa Maria. Puis, épuisée, elle se retourna et fut prête à partir, elle attrapa la porte. Peter la saisit, mais ne parvint pas à l'attraper. Il cria : « Maria », elle passa le petit arc de porte en briques et s'apprêtait à fermer la porte. « Attends », cria encore Peter. Elle semblait maintenant agacée : « Qu'est-ce qu'il y a de plus, je dois entrer là et continuer à travailler ». « Comment savoir si nous sommes dans le bon couloir ? Nous devons aller au monastère noir, livrer la bière ici... », il montra les deux fûts, "...". Maria regarda les fûts en bois et réfléchit. Derrière elle, une femme hurlait, elle souffrait terriblement à plusieurs reprises. Maria sursauta et voulut partir, mais Peter la retint. « De quoi ? », supplia-t-il. Maria réfléchit un instant et dit : « Je crois avoir entendu dire... », rumina-t-elle, « que dans certains couloirs, il y a de la cire sur les murs. Des signes faits de cire de bougie. Quand vous aurez trouvé ce passage, il vous suffira de suivre les signes en cire, qui sont de la même couleur, toujours sur le côté droit de la maçonnerie. Vu des deux monastères, la cire doit toujours être collée sur le côté droit, mais de couleurs différentes ». À droite, toujours à droite, mémorisa Hugo.

Pensif, il rangea sa petite fiole brune dans sa blouse. « Je ne sais pas exactement si c'est vrai, mais c'est comme ça que je l'ai entendu ». La femme cria à nouveau, Maria se tenait dans l'arche de la porte en bois, elle était en pleine réflexion puis s'arracha brusquement. « Bonne chance ! », leur cria-t-elle encore par-dessus son épaule, puis elle referma la petite porte en bois derrière elle, mais seulement pour l'entrouvrir ensuite, exactement

comme les garçons l'avaient trouvée en arrivant. Elle a probablement fait cela pour que les moines franciscains puissent trouver le bon couloir à la lumière de la lampe à huile. Hugo et Peter attrapèrent leurs tonneaux, les renversèrent sur le côté et les firent rouler maladroitement sur le sol humide et boueux. Ils disparurent à nouveau dans l'obscurité, quelque part sous les maisons ou sur la place du marché de la ville. Peter se demanda si un tel passage passait sous la maison où il vivait avec sa famille. Soudain, Hugo s'arrêta, retourna à l'hôpital en boitant et rapporta un drap de la pile de linge sale, le roula soigneusement et le fourra dans sa chemise devant son ventre. Peter se demanda ce qui se passait, mais ne dit rien. Les deux garçons reprirent lentement le chemin du retour en se demandant ce qu'ils allaient faire maintenant. Hugo boitait, Peter marchait derrière lui et voyait la douleur de son ami. « Arrête-toi un peu », dit-il finalement. « Je pense que c'est une meilleure idée de cacher les tonneaux quelque part dans le couloir, parce que ce soir-là, nous ne pourrions pas venir à bout de la tâche et la terminer ». Hugo expulsa bruyamment de l'air. Il poussa un gémissement de délivrance. « Bonne idée ! » Hugo était content, il était épuisé, il avait froid et soif. Ce qu'ils venaient de vivre l'avait complètement déshydraté. Ils roulèrent encore un petit peu, jusqu'à une bifurcation, et observèrent les murs de plus près. Il y avait effectivement des traces de cire sur les murs. Maria avait raison. Tous les quelques mètres, des marques de cire étaient imprimées sur les murs à l'aide d'une bougie, de petites taches rondes. Sur le côté gauche, de grandes taches noires et sur le côté droit, de plus petites taches blanches. On pouvait les distinguer avec précision si, bien sûr, on savait ce que l'on cherchait.

Peter eut un sourire. « C'est là, dans la niche, que nous cachons les tonneaux ». Il désigna un endroit sombre dans le mur. Hugo était d'accord. Il humecta ses lèvres sèches avec sa langue et fut heureux de ne plus devoir rouler un tonneau. Peter compatit avec lui. « Il faut quand même que tu tiennes encore un petit peu », dit-il, puis ils déposèrent les fûts de bière dans un coin, en espérant que personne ne les découvrirait. Hugo sortit le drap et en recouvrit les fûts. Ils retournèrent ensuite à l'entrée du monastère gris. Hugo ruminait : « Nous devons absolument trouver une solution. Si les moines apprennent que nous n'avons pas réussi, nous n'aurons plus jamais de travail de votre part ». « Nous y arriverons », dit Peter, »j'ai déjà une idée. Mais pour cela, nous avons besoin d'Alva. Il faut qu'elle nous aide. Allons au port et voyons si nous pouvons la trouver ». C'était une belle soirée de fin d'été, Alva n'était visible nulle part. Hugo et Peter décidèrent de s'asseoir sur les caisses qui traînaient pour l'attendre.

Elle apparaîtrait de toute façon ce soir. Elles sentaient terriblement mauvais et Peter espérait que l'odeur se serait dissipée avant de rentrer chez lui. Il y avait beaucoup de monde sur le port. De nombreuses cogues étaient amarrées au quai et attendaient d'être chargées ou déchargées. Il y avait des petits voiliers et même un Hulk. De nombreuses personnes étaient encore au travail, roulant des tonneaux, portant des sacs et empilant des caisses. Depuis que Wismar faisait partie de la Hanse, la ville s'était bien développée. L'alliance rendait les commerçants riches, heureux et satisfaits. Les riches étaient généreux et même les plus pauvres pouvaient ainsi retrouver un peu d'espoir. Il y avait du travail pour tous ceux qui voulaient et pouvaient travailler. Le soleil couchant brillait encore avec force sur leurs visages, les mouettes criaient, ça sentait le goudron et le bois frais. Et

de poisson fumé. Soudain, Hugo se leva et demanda à Peter : « Tu as aussi soif ? » Peter se contenta de sourire. Hugo se mit alors à courir. Du port, il emprunta la petite rue pavée, passa la porte de l'eau et se rendit directement à la brasserie de son père. Par une porte dérobée, il arriva à la cave, attrapa deux petites chopes et les remplit à un grand tonneau. Il remonta ensuite lentement les escaliers, s'assura que personne ne le surveillait et repartit en courant. A la porte de l'eau, il passa plus lentement et innocemment devant les deux gardes et revint vers Peter. Tous deux burent avec plaisir et attendirent Alva. Alva avait eu une journée très fatigante. Elle avait passé toute la journée au marché avec son amie Helmke. Cependant, elle n'était pas épuisée par le travail physique, les cris et l'agitation de toutes ces personnes, tout comme Helmke. En fait, Alva était restée assise toute la journée à ruminer en elle-même. Quelque chose de terrible s'était produit. Alva n'arrivait toujours pas à y croire. Il y a trois jours, sa chère mère était tombée dans la mort. Elle travaillait à la tuilerie et avait remplacé un compagnon qui s'était foulé le pied le jour même. Alors qu'elle grimpait sur des échelles et des échafaudages pour apporter des briques et une cruche d'eau au sommet de la tour de Saint-Nicolas, elle avait brisé une planche et s'était retrouvée dans le vide. Maintenant, elle était morte et Alva était seule avec son frère Georg. La solitude la rongait comme des rats sur un fromage. Dans la ville hanséatique sûre, la mère avait élevé seule les deux enfants qui lui restaient, tous les autres frères et sœurs d'Alva étaient déjà morts de maladie ou de faiblesse. Il n'y avait pas de père. Alva soupçonnait sa mère de l'aimer encore beaucoup et de chercher des excuses à chaque fois qu'Alva s'obstinait à demander à sa mère où était son père. Alva était certaine qu'il existait près d'elle. Sa mère avait toutefois estimé qu'il était trop dangereux qu'Alva le sache trop tôt. Un jour, elles se mirent d'accord pour que le secret du père soit révélé le jour du quinzième anniversaire d'Alva. Bien qu'il s'agisse d'une toute petite famille, ils s'en sortaient bien. Ils avaient peu à manger, mais aucun d'entre eux ne souffrait de la faim. Alva ne savait pas d'où venait l'argent qui leur permettait de joindre les deux bouts.

Chacun avait un ou plusieurs emplois, mais ils ne gagnaient pas vraiment beaucoup d'argent. Alva aidait Helmke au marché. Helmke était déjà très, très vieille. Elle avait depuis longtemps cette petite place sur la place du marché de Wismar et vendait ou échangeait des marchandises. Tout le monde connaissait Helmke ici. Elle a toujours été là et a accompagné de nombreuses vies de Wismar. Elle faisait partie de la place du marché, comme la marque de la douane sur la mairie. Elle était probablement actuellement la plus âgée de Wismar et de ses environs et jouissait de privilèges que personne d'autre n'avait. Certains habitants murmuraient qu'elle avait conclu un pacte avec des voleurs de la ville. Par exemple, elle n'était pas contrôlée par les autorités de la ville comme tous les autres commerçants et elle n'avait pas non plus à payer de taxes. La plupart du temps, elle offrait à ses clients les restes de marchandises d'autres commerçants. Par exemple, des peaux qui ne faisaient pas partie de la bonne réputation des tanneurs ou des bougies un peu tordues et de travers parce qu'un apprenti s'y était exercé. Toutes choses qu'un marchand ne pouvait ou ne voulait plus vendre. Elle gagnait peu d'argent et échangeait le plus souvent des produits de première nécessité comme le pain, le lait et la céramique contre les légumes et les fruits qu'elle cultivait dans son petit jardin. En cette fin d'été, elle cultivait ses propres pommes, citrouilles et pommes de terre. Certains jours, d'autres légumes et fruits venaient s'y ajouter. Helmke avait un petit jardin dans lequel se trouvait sa petite maison et où elle fabriquait ses pâtes à tartiner aux fruits

tant convoitées. Elle se trouvait en dehors des murs de la ville. Elle devait veiller à quitter la ville hanséatique à temps le soir, avant la fermeture des portes de la ville, pour ne pas devoir dormir dans les rues de Wismar. La petite maison en bois dans laquelle elle vivait avait un toit recouvert de roseaux et ne comportait en fait qu'une seule pièce. Elle y trouvait un lit, une étagère, des caisses pour ses vêtements et des couvertures. Il y avait également une table près de la grande et unique fenêtre. Un petit coin cuisine était aménagé dans le sol, contre le mur en argile. C'était vraiment génial, car la plupart des cuisinières des habitants de la ville hanséatique se trouvaient à l'extérieur du bâtiment en raison du risque d'incendie. Des casseroles et des ustensiles de cuisine étaient suspendus au-dessus. Pour s'asseoir, elle utilisait un coffre en bois. Alva aimait la maison de Helmke. C'était la maison la plus confortable dans laquelle elle avait jamais mis les pieds. Dehors, un plus grand coffre en bois était annexé à la maison. Cinq poules y vivaient. Elles avaient un petit enclos et en automne, lorsque le chou de Helmke était clôturé, les poules pouvaient se promener dans tout le jardin. Elles fertilisaient ainsi le jardin et tenaient les parasites en respect. Chaque matin, Helmke remplissait la petite charrette de marchandises, de paniers et de caisses, et la tirait lourdement et péniblement vers la place du marché. Elle était vraiment très âgée, mais elle avait de la volonté et des muscles résistants et entraînés. Ponctuellement, elle se tenait chaque matin devant les portes de Schwerin et attendait l'entrée. Alva l'aidait dans son travail aussi souvent qu'elle le pouvait. Ensemble, elles semaient au printemps, désherbaient, coupaient les herbes pour les faire sécher et préparaient des confitures et des soupes aux choux qu'Helmke vendait ensuite sur la place du marché, près de la mairie. En hiver, lorsque la petite cuisinière ne pouvait plus réchauffer la maison, Helmke abattait peu à peu ses poules et déménageait temporairement dans l'hospice de la Lübeschestraße, au cœur de la ville hanséatique. Aujourd'hui, Helmke ne se sentait pas très bien. Elle toussait et était plus faible que d'habitude. Tout ce travail physique lui demandait son tribut. Alva s'inquiétait du fait qu'Helmke serait un jour trop vieille pour tenir le stand du marché et qu'elle pourrait un jour ne plus venir. Pourtant, malgré son âge, Helmke était sa meilleure amie. Elle était comme une grand-mère qu'Alva n'avait jamais eue. Presque tous les parents d'Alva, y compris la famille d'Helmke, ont succombé à la grande épidémie de peste qui a frappé la ville hanséatique de Wismar et ses environs il y a 41 ans, en 1350. Alva se faisait maintenant beaucoup de souci. Si Helmke n'était plus là, elle n'avait plus personne, seulement son frère Georg, qui avait deux ans de plus qu'elle.

Il travaillait comme veilleur de nuit ou gardien à la porte de la ville, selon l'endroit où on avait besoin de lui. Et il était toujours à la maison quand Alva était au marché ou qu'elle cherchait du travail ailleurs. Le jour, il dormait. Et le soir, quand Alva rentrait fatiguée et brisée, il était généralement déjà parti. Ils partageaient une petite chambre dans la vieille ville, à l'extérieur de la ville. Ils habitaient dans une grande et jolie maison de ville de trois étages, dans une petite chambre sous les toits. Georg avait depuis longtemps une petite amie, Maria. Elle aussi travaillait à plusieurs endroits. Georg et elle n'avaient guère de temps à se consacrer l'un à l'autre. Le fait que Georg ne soit jamais là quand Alva était à la maison ne faisait qu'accroître sa solitude depuis la mort de sa mère. Aujourd'hui, au marché, alors qu'elle vendait des pommes avec Helmke, deux dames s'approchèrent du stand. Alva a saisi quelques mots d'une dame et son regard compatissant sur elle : « ... c'est dommage qu'elle ne vive pas ».

La jeune fille fut effrayée et ne comprit pas ce que cela voulait dire. L'autre dame ne dit

rien, paya ses pommes et toutes deux regardèrent Alva avec compassion. En partant, l'autre ajouta ensuite : « Oui, c'est dommage ! » Alva ne comprenait pas. Que devaient signifier ces mots et ces regards ? Elle était déstabilisée. Helmke se rendit compte de la situation, mais décida de ne pas intervenir pour le moment. Alva ne pouvait penser à rien d'autre de toute la journée. Elle se sentait mélancolique et paralysée, elle préférait être morte elle aussi plutôt que d'être écrasée par ce sentiment. Pendant ce temps, Helmke continuait à vendre et à échanger. « Aïe », cria Alva. Elle sursauta lorsque Helmke lui donna pour la deuxième fois un coup de canne dans le dos. « Maintenant, viens, nous voulons rentrer à la maison », dit Helmke très fatigué. « Je veux m'allonger un peu ». Alva se leva de sa caisse et regarda la place du marché d'un air perplexe. Avait-elle manqué toute la journée de marché ? Elle était tellement perdue dans ses pensées qu'elle ne remarqua que maintenant que les musiciens s'entraînaient devant l'hôtel de ville, que les nombreux serviteurs de la ville accrochaient des guirlandes de fanions et des drapeaux colorés. De nombreuses personnes chantaient des chansons et dansaient en même temps. Ça sentait bon la soupe de pommes de terre au lard. Leur estomac gargouillait. Les habitants de la ville hanséatique étaient joyeux et amusants, comme s'ils se réjouissaient d'une grande fête. Alva ne savait pas d'où venaient tous ces gens. La place du marché était décorée et nettoyée, comme si la ville hanséatique attendait des visiteurs de marque. Alva se gratta l'arrière de la tête et regarda avec étonnement Helmke, qui était bien plus petite qu'elle. Helmke empilait des bols en céramique les uns dans les autres et versait le reste des pincés à bois dans sa caisse, qu'elle remplissait habituellement de ses biens. Elle poussa un soupir de satisfaction, donna à Alva un petit sac de pommes de terre et lui sourit. « Alva, ma chère fille. Je sais que tu es triste et je sais ce que tu ressens ». Helmke avait dû vivre des choses difficiles dans sa vie. « Ne laisse pas ce sentiment t'écraser. Plus tu t'y laisses aller, plus il te sera difficile de t'en sortir. Il y a des gens qui ont fini par se suicider parce qu'ils avaient oublié qu'ils étaient en fait encore en vie. C'est vraiment terrible ce qui s'est passé et le fait qu'elle ne vivra pas. Mais cela ne doit pas t'empêcher de respirer. Crois-moi, quand une porte se ferme, cinq autres s'ouvrent en même temps. Je dois le savoir, je suis déjà si vieille ! » Elle adressa un sourire édenté à Alva. Les bras écartés, elle se tenait devant Alva. « Respire profondément, respire la vie et le bonheur de tous les gens ici... » Elle dessina un demi-cercle sur la place du marché, les bras tendus. « ...et ensuite expire tout ce sentiment horrible et amer ». Helmke l'enlaça de tout son être et serra Alva aussi fort qu'elle le pouvait. Alva sourit et caressa le dos de Helmke. « Merci d'être là ! Et les cinq portes ne s'ouvrent que lorsque quelque chose de terrible se produit ? », rumina la jeune fille. Helmke se détendit et réfléchit. Et après des instants apparemment interminables, elle murmura : « Oui, malheureusement ». Imperceptiblement, Helmke secoua la tête et continua à ranger. « Seulement alors ». Elle ruminait tout en triant des œufs dans un panier rempli de paille. « Je suis curieuse de voir quelle porte tu vas prendre ». Elle toussa sous l'effet de l'effort physique. Alva la prit par les épaules et l'assit sur la caisse sur laquelle elle était elle-même assise quelques instants auparavant. Elle prit le relais. « D'abord, il faut que je découvre qui est mon père et où je peux le trouver ». Helmke sursauta et fut prise d'une violente quinte de toux. Une fois qu'elle eut repris ses esprits, elle demanda : « Ta mère ne t'a toujours rien dit ? » « Non, sais-tu quelque chose à son sujet ? ». Helmke regarda vers le sol et secoua violemment la tête. Lorsque le soleil disparut derrière les hautes maisons du marché, Helmke et Alva

priront le chemin du retour. Alva était impatiente et préoccupée, elle marchait à la hâte et d'un pas rapide. Helmke avait du mal à la suivre. Arrivée à la petite cabane en bois, Alva commença à remplir les caisses de nouvelles pommes et prépara la charrette pour le nouveau jour de marché, puis elle dit au revoir à Helmke qui s'installa sur son petit lit en toussant et complètement essoufflée. Alva lui apporta encore de l'eau fraîche et se mit ensuite en route pour le port. Elle était en colère parce qu'elle ne pouvait pas se sortir ces dames de la tête. Elle n'allait vraiment pas bien aujourd'hui. Elle passa devant les gens d'un air maussade, toujours le long des murs de la ville. Lorsqu'elle passa devant les nombreuses petites cabanes de pêcheurs en face du port de la ville de Wismar, elle ne fit pas attention à tous ces gens, dont beaucoup sautèrent sur le côté. Alva n'avait pas envie d'être prise en considération. Ses pas soulevaient le sable et la poussière, puis elle se mit à courir. Elle courut, courut, sauta par-dessus de grosses pierres, par-dessus des prés et sur du foin étalé à sec. Enfin, elle était là où elle voulait être. Elle se tenait sur les marais salants, pieds nus dans l'herbe fraîche, et regardait par-dessus la baie vers le port de la ville situé en face. Elle respirait l'air salé et goûtait les algues. Elle se détendit instantanément. Le port était très animé. Des charretiers des villes voisines, de Hornstorf ou de Schwerin, apportaient ou récupéraient des marchandises. Certaines cogues semblaient abîmées, d'autres étaient réparées de ce côté-ci, en face du port maritime, mais la plupart étaient chargées ou déchargées, de nombreux marchands négociaient et leurs serviteurs triaient et empilaient les marchandises. La mer Baltique était infestée de pirates, et il arrivait de temps en temps que des navires ne reviennent pas ou soient remorqués jusqu'au port complètement endommagés. Les ouvriers du chantier naval s'en occupaient, car il fallait le remettre immédiatement en état de naviguer pour pouvoir reprendre la mer rapidement. Le regard fixe, elle longea le chantier naval, passa devant des marchands, des marins, des charrettes tirées par des chevaux, des quantités de marchandises, des planches et des tonneaux, jusqu'à un petit chemin de terre. A droite et à gauche, les dernières fleurs des champs de l'année embaumaient, les grands roseaux se penchaient sur l'eau de mer et se balançaient sous la légère brise. Les mouettes tournaient au-dessus de la mer Baltique et faisaient des blagues aux pêcheurs. Le soleil chauffait et brillait toujours aussi fort, bien que nous soyons déjà à la fin de l'été. Les premières oies sauvages arrivaient du nord-est de la baie de Wismar et annonçaient tout doucement l'automne à venir. Alva les vit de loin et son sang se mit à battre dans ses veines. La béatitude se répandait en elle. Arrivée à son bateau, Alva le retourna habilement et d'un seul coup et le poussa vers l'eau. Elle installa le petit mât qu'elle gardait toujours sous le bateau retourné et fixa le safran à la poupe avec la barre franche. Lorsqu'elle eut terminé le gréement et que la voile flotta sur le mât, très haut, elle poussa de toutes ses forces le petit voilier de la pelouse dans l'eau, sauta d'un bond élégant dans l'eau, serra l'écoute et attendit, tendue et impatiente, la rafale qui allait bientôt la pousser dans la mer. Les vagues se balançaient et Alva s'en sortait bien. Elle observait la voile et essayait de faire tourner le bateau dans le vent en bougeant la barre. Il y avait peu de vent aujourd'hui. Le fait d'être sur l'eau la rassurait. Elle inspira et expira profondément, pensa aux paroles de Helmke, ferma les yeux et profita de la chaleur du soleil sur son dos. Puis elle sentit le bateau se soulever et le souffle du vent qui se transforma aussitôt en une puissante rafale. Elle resserra un peu plus l'écoute, qui glissa à travers la poulie du mât, puis elle sentit vraiment le vent s'engouffrer dans la voile. Les yeux fermés, elle sentit le vent s'emparer du bateau, soulever d'un petit coup le bateau qui prit immédiatement de la

vitesse. Elle naviguait. Elle naviguait le long de la petite côte, le long des prairies où jouaient les enfants, des pêcheurs qui tendaient leurs filets et des femmes qui les nettoyaient ou les réparaient. D'autres pêcheurs étaient assis à côté, racontaient, fumaient la pipe. Certains la regardaient. De nombreuses familles la voyaient chaque fois qu'elle sortait en mer pour naviguer. Albert lui faisait signe de ses deux bras et elle levait également les siens pour lui rendre son salut. Albert était un bon ami de Helmke, presque aussi âgé et fragile qu'elle. De grandes cogues naviguaient à tribord d'elle. « Je me demande d'où ils viennent », rumina la jeune fille. Alva aimait ce bateau, elle aimait naviguer, la passion était en quelque sorte dans son sang. Helmke avait dit un jour qu'elle avait de l'eau de la Baltique dans les veines, autant qu'elle avait été sur l'eau. Elle et Georg avaient reçu un jour le petit voilier d'Albert, qui leur avait également appris à naviguer. C'était un cadeau de leur père, avait-il dit à l'époque aux enfants. Quand elle naviguait dans la baie, son père lui manquait particulièrement. Où pouvait-il bien être ? Elle ne pouvait qu'espérer qu'il soit encore en vie. Et un frisson de tristesse l'envahit lorsqu'elle pensa à sa mère décédée. Quel sentiment cela doit être de ne plus pouvoir vivre, de ne plus rien percevoir ni personne autour de soi. Une cogue passait tranquillement devant elle en provenance de Wismar. Les marins chantaient des chansons et enrôlaient les cordages. Elle rit de bon cœur et aurait tellement voulu y aller. Sur une cogue ! Elle verrait des villes et des pays étrangers, de nouveaux vêtements, d'autres églises et bâtiments, entendrait des langues étrangères ! Elle se demandait si d'autres villes hanséatiques avaient des maisons aussi belles et des églises aussi hautes que celles de Wismar. Elle aurait voulu partir tout de suite à la voile, très loin. Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ? Son bateau se balançait de haut en bas, alors que la crête des vagues la frappait depuis longtemps. Dans un endroit calme, loin des grands bateaux, elle a mis son petit voilier au vent. La voile battait et elle n'avancait plus. Le bateau se balançait, presque immobile sur l'eau. Elle aimait tellement ce petit bateau. Elle aimait être sur l'eau, se laisser porter, ne rien ressentir et ne penser à rien. Helmke disait souvent : « La vie est comme une tempête sur la mer. Imprévisible. Il y a des montagnes et des vallées. Il y a de beaux jours où l'on est heureux et il y a des jours terribles, orageux, avec une pluie battante et l'obscurité, des jours où l'on a peur de ne pas y arriver, où l'on veut abandonner. Mais si l'on a suffisamment de courage et que l'on tient fermement la barre, on parvient à traverser la tempête. Alors la vie continue, jusqu'à ce qu'un jour, elle se termine ! » Quand est-ce que c'est la fin, pensa Alva. Est-ce que c'est la fin quand on ne trouve aucune des cinq portes, est-ce qu'on la choisit soi-même, est-ce qu'on sait quand la vie est finie ? Elle pensa à sa mère et au fait qu'elle ne tenait pas assez fermement sa barre franche. Les yeux d'Alva se sont remplis de larmes. Elle ne voulait pas pleurer, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher, des larmes roulaient sur son visage. Alva ne savait pas si elle parviendrait à tenir fermement sa barre franche ou à franchir une quelconque porte. Elle avait peur et se sentait seule, abandonnée par ses parents. Elle pleurait et avait honte en même temps. Personne ne devrait la voir ainsi, ne devrait voir qu'elle était faible et que sa mère et son père lui manquaient tellement. Elle avait pourtant déjà 14 ans. Elle était déjà presque adulte. Elle a pleuré amèrement jusqu'à ce que toutes ses larmes soient épuisées. Pour se calmer et se rafraîchir, Alva s'est penchée par-dessus le bastingage. Elle plongea ses deux mains dans l'obscurité fraîche sous son bateau. Ses bras étaient dans l'eau presque jusqu'aux épaules. Lentement, sans qu'elle s'en rende compte, de l'eau salée s'infiltrait à bord. L'eau était froide, noire et profonde, très profonde, et plus elle

plongeait ses bras, plus elle était envahie par un sentiment. Une envie. Jusqu'où pouvait-elle aller, qu'allait-elle trouver ? Y avait-il des pensées dans l'eau noire et froide ? Elle se pencha de plus en plus bas, de sorte que ses cheveux flottaient déjà dans l'eau. Son bateau tournait, tantôt à droite, tantôt à gauche, se balançant de haut en bas sur les vagues. Parfois, le ciel bleu se reflétait, dans lequel les mouettes jouaient leurs jeux, et parfois il n'y avait que ce noir profond, sombre et inquiétant à voir, qui exerçait une attraction incroyable sur Alva. Il semblait que les ténèbres la saisissaient par les deux bras et voulaient l'entraîner vers le bas. Alva était suspendue au-dessus du bastingage, immobile, et semblait glisser dans l'abîme, faible et sans force. Soudain, son bateau se remit à tourner et lui révéla son reflet. Elle vit une jeune fille aux cheveux roux, longs et ondulés. Soudain, elle entendit une voix venant de l'intérieur d'elle-même : « Tiens ta barre ! Tiens ta barre ! » Et sa conscience revint sur le champ. Suite à cela, les vagues qui s'élevaient déformèrent son image. Après cela, la mer était à nouveau lisse. Ce qu'elle vit, c'était une fille forte et elle reconnut la force qui était en elle, et plus elle regardait son reflet ébouriffé, plus elle devenait courageuse. Tout bas, elle se dit : « C'est moi. Je suis moi. Je suis forte ! » Elle voulait vivre. « Inspire, expire », murmura-t-elle. Une nouvelle fois, une bourrasque s'empara du bateau et le fit tanguer et tourner à nouveau, le reflet disparut. Les mouettes criaient au-dessus d'elle et, du rivage, elle entendait les gens qui naviguaient le long de la côte dans leurs barges, les pêcheurs qui vaquaient à leurs occupations, les enfants qui riaient, tous les bruits revenaient lentement. Les yeux fermés, Alva s'imprégnait de la vie. Elle se redressa et regarda sa ville. Wismar, qui était magnifique avec les silhouettes de l'église Saint-Nicolas, de l'église Georgen et de l'église du Conseil, et les nombreux bateaux de commerce devant. Elle rêvait. Un jour, les femmes aussi prendraient la mer, elle en était sûre, et peut-être serait-elle l'une des premières, une commerçante qui irait dans les villes hanséatiques vendre et échanger des marchandises et explorer de nouvelles terres. Autour d'elle, la Hanse était en plein essor et elle aussi voulait en faire partie. Des cogues lourdement chargées, aux voiles rayées de blanc et de rouge, allaient et venaient. Elle était contente, elle était heureuse et reconnaissante d'être sortie en bateau. Elle le faisait aussi souvent qu'elle le pouvait, car elle savait que cela lui faisait du bien. Les vagues aspireraient toutes ses mauvaises pensées. Elle attrapa sa barre franche sur le voilier et la balança autant de fois que nécessaire jusqu'à ce que son bateau soit de côté par rapport au vent. Elle a serré l'écoute et la voile s'est remplie de vent, qui a entraîné le bateau avec lui. Avec le temps, le vent s'était renforcé et elle était revenue au port plus vite qu'elle ne l'aurait souhaité. Elle s'est prudemment faufilée entre tous les bateaux, petits et grands, jusqu'à sa place dans les marais salants. Alva tira doucement le bateau jusqu'à un endroit sûr sur la terre ferme et, perdue dans ses pensées, elle le détacha, enroula la toile et la bôme autour du mât, puis remit le tout en place sous le bateau retourné. Demain, après le travail, elle voulait revenir ici. Peut-être pourrait-elle emmener Peter avec elle. Elle aimait bien Peter et se réjouissait de le voir bientôt le soir. Elle emprunta un chemin de sable qui longeait les prairies, passait devant des filets qui séchaient et des cordes à linge sur lesquelles étaient alignés des poissons séchés, en direction de la porte du port. Alva prenait toujours ce chemin, elle l'aimait bien. C'est ici que l'on attachait les chevaux qui venaient faire du commerce avec leurs propriétaires dans la ville hanséatique. Elle observait les nombreuses personnes qui faisaient vivre la ville hanséatique avec leurs chariots remplis

de chevaux, d'énormes ballots, de tonneaux et de caisses remplis de sel, de houblon, de bougies et de bière.

Chapitre 2

Le port était toujours très animé et il y avait beaucoup à voir. Les barges, les schniggen et les cogues étaient amarrées en rangs serrés sur les quais. Lorsqu'il n'y avait plus de place pour les grandes cogues et que la côte opposée était trop plate, elles devaient être chargées et déchargées en pleine eau via des gabarits. Une activité intense régnait devant la porte de l'eau. Il y avait toujours beaucoup de travail pour les porteurs, qui devaient sortir les marchandises du ventre du navire et les hisser sur le chariot. Les commerçants étaient tributaires de la fiabilité des porteurs et des assistants, sans lesquels le commerce serait totalement paralysé. Les marchandises étaient tirées, roulées, portées ou poussées. Les navires extérieurs devaient décharger entièrement leurs marchandises, comme le stipulait le droit d'empilement de la ville. Ce droit exigeait que les marchandises soient mises en vente pendant trois jours, après quoi les marins pouvaient continuer à naviguer avec leurs marchandises restantes. Pour les commerçants de Wismar, cela représentait en outre un bon bénéfice. La semaine dernière, un navire de commerce en provenance de Suède avait ramené trois peaux d'ours polaire. De nombreux habitants de la ville hanséatique se sont rendus au port pour l'admirer. Certains marins faisaient cuire leur maigre repas sur un petit feu, car il était interdit de cuisiner à bord à cause du risque d'incendie. Alva rêvassait et, perdue dans ses pensées, comptait sous ses pieds les planches qui servaient de route à la ville. Comme elle avait la tête baissée, elle ne voyait pas ce qui se trouvait devant elle et soudain, elle se retrouva devant quatre jambes. L'une d'elles avait un bandage récent au genou avec des taches jaunes et rouges. Effrayée, elle leva les yeux et regarda en fronçant les sourcils le visage de ses amis, qui s'étaient installés sur des caisses qui traînaient. Tous deux ricanèrent et rayonnaient jusqu'aux oreilles. Alva ne comprenait pas pourquoi ils étaient si heureux et cela l'intriguait. Bien sûr, ils avaient chacun une chope de bière à la main ! Bien sûr, ils étaient maintenant un peu ivres. Alva était contente de les voir. Hugo et Peter étaient ses meilleurs amis, même s'ils étaient bien plus riches qu'elle. Elle était contente, contente de les avoir et qu'ils l'apprécient telle qu'elle était. Elle n'avait pas de grands biens. Et pourtant, ils étaient ensemble, comme s'ils étaient frères et sœurs.

« Pourquoi vous asseyez-vous ici et pas à notre place habituelle ? », demanda Alva à la ronde. « Nous pensions que cela nous permettrait d'échapper au père de Hugo », répondit Peter. Tous deux ricanèrent et se tapèrent dans les mains. Le père d'Hugo venait chaque soir au port, avant que la porte de la ville ne soit fermée par les gardes, et faisait venir Hugo dans la brasserie pour le nettoyer. Chaque fois, il lançait un chiffon humide, froid et particulièrement sale en direction des enfants. Que ce soit intentionnel ou non, il en frappait presque toujours Alva. Et à chaque fois, les enfants étaient surpris, comme si c'était la première fois.

Alva détestait ça. Elle fronça le nez et hocha la tête en signe d'approbation. Hugo demanda : « Qu'as-tu fait pendant tout ce temps, nous attendons depuis une éternité ? » Ce faisant, il sourit à Peter et brandit sa chope. Elle avait un peu honte et pensait à ce qu'elle avait ressenti en regardant l'obscurité de la mer Baltique, et ne voulait pas en parler. « Tu vas bien ? » demanda Peter, qui sentait son malaise. « Oui, tout va bien »,

mentit-elle. "Je vais bien". « Tu sais ce qui nous est arrivé aujourd'hui ? » continua Peter. « Non, quoi ? » Elle s'assit entre les garçons, regarda béatement le port et saisit en même temps la chope de Peter. Elle prit une bonne gorgée et dit : « Racontez, qu'avez-vous fait cet après-midi ? » Tous deux se mirent à pétiller en même temps ! Alva écouta avec attention et frissonna. « Et comment puis-je vous aider ? Vous ne voulez pas que je... ? » Elle avait la tête qui tournait. « Non ! », elle secoua la tête après avoir réalisé ce qui l'attendait.

« Non, non, non, parce que je ne veux pas avoir la lèpre ou la peste ou quoi que ce soit d'autre à attraper ou à regarder et surtout pas rencontrer Maria ! » Maria était déjà venue trop souvent chez vous. Le frère plaisait beaucoup à Maria, un peu trop au goût d'Alva. Et Georg aimait bien Maria, ils se marieraient probablement un jour. Mais Alva n'aimait pas beaucoup Maria, Georg devrait rester avec Alva et ne pas aller chez Maria. Elle se plongea complètement dans ses pensées. La chambre dans laquelle ils vivaient pouvait tout juste accueillir deux personnes. Avec sa mère, elle ne se sentait jamais à l'étroit. En fait, la chambre était bien trop petite. Mais comme Georg et elle y vivaient à des moments différents, c'était suffisant. Il y avait une table, deux chaises et un coffre en bois qui servait de banc, mais un seul lit, séparé du reste de la petite chambre par un épais rideau. Souvent, le soir, Alva s'endormait dans le lit et le matin, elle se réveillait sur le banc en bois rembourré de couvertures, parce que Georg, lorsqu'il rentrait tôt le matin, la transférait sur le banc pour qu'il puisse aller se coucher. De toute façon, sa petite sœur allait bientôt devoir se lever. Parfois, Maria était là aussi, mais elle ne parlait qu'à Georg et ne prêtait guère attention à Alva. Maria travaillait, croyait savoir Alva, aux bains publics. En tout cas, elle sentait toujours si bon le savon et l'huile de citron. Maria était souvent tendue et semblait froide et sans cœur aux yeux d'Alva. Alva avait parfois l'impression d'être elle-même la visiteuse. « Alva ! Alva ! » s'écria Peter. « Non », il secoua la tête. « Non, en aucun cas nous n'irons encore une fois à droite dans le couloir menant à l'hôpital ». Peter la saisit par les deux épaules et la secoua pour la réveiller, tout en la regardant gentiment dans les yeux. « Nous ne voulons plus jamais aller à l'hôpital. Crois-moi, c'était vraiment effrayant. Mais nous devons remplir notre mission, sinon nous perdrons notre bonne réputation auprès des moines ! » Elle se caressa les cheveux du plat de la main et dit : « D'accord... », Alva était revenue à la réalité, « ...et comment puis-je vous aider ? ». Peter lui fit part de l'idée suivante. « Demain après-midi, quand nous aurons terminé nos travaux, nous nous faulons encore une fois au monastère gris. Les moines franciscains ne doivent pas nous voir, car ils sauraient alors que nous n'avons pas réussi aujourd'hui. Nous nous y faulons en cachette, mais en fait seulement toi et Hugo ». Hugo, qui jouait avec un chaton, leva les yeux, horrifié. « Quoi ? », demanda-t-il. « Et qu'est-ce que tu fais ? » Le petit chat sauta à son bras et planta ses griffes pointues dans le bras d'Hugo. « Aïe », cria-t-il brièvement en essayant d'attraper le chaton par la nuque. « Je vais traverser le marché... », continua Peter, imperturbable. « ...avec une flûte », dit-il en ruminant. « Tu es sérieux ? », s'emporta Hugo. « Tu veux juste jouer de la flûte pendant que nous nous épuisons à travailler dans la boue humide sous la ville hanséatique ? » Il tira pathétiquement sur le chat, qui tira à son tour sur la manche, mais se prit les griffes dans le tissu. Alva ne put s'empêcher de rire. Elle se pencha vers Hugo et commença tout doucement à sortir les griffes de la manche, patte par patte. « Je vais jouer de la flûte très fort... », continua Peter d'un ton significatif en observant l'agitation à côté de lui. « ...Je marcherai en haut, le long des rangées de maisons, le long des murs, et finalement je

traverserai le marché et vous indiquerai le chemin en jouant de la flûte à haute voix. Vous m'entendrez et finirez par me suivre, ce qui vous permettra de trouver le bon chemin ». Il réfléchit un instant avant de reprendre la parole. « Faites rouler les fûts de bière jusqu'au monastère noir, là vous les remettrez aux dominicains et vous recevrez... », il leva alors l'index, «...trois shillings par fût ! » Alva leva les yeux au ciel, Hugo hocha respectueusement la tête, comme si Peter avait dit trois millions par tonneau. « Dans le monastère noir, vous devez voir si vous pouvez sortir du tunnel d'une manière ou d'une autre, mais ne vous faites surtout pas prendre. Sinon, vous devrez revenir par le système de tunnels ! » Alva leva à nouveau les yeux au ciel. « Ensuite, nous nous retrouverons chez les tisserands, chez Kuno, d'accord ? ». Alva comprit et hocha la tête. « D'accord », dit-elle et répéta : « Quand j'aurai fini de travailler et que j'aurai ramené Helmke, nous nous retrouverons au couvent des Franciscains et quand nous aurons fini de remplir les fûts de bière et que nous aurons les shillings, nous nous retrouverons à la grande pierre devant la maison, chez le tisserand Kuno, près du couvent des Franciscains ». Les deux regards se tournèrent vers Hugo, pleins d'attente. Entre-temps, le petit chat s'était endormi sur les genoux d'Hugo, il ronronnait enroulé sur lui-même et Hugo le caressait très tendrement. « D'accord », dit-il doucement sans quitter des yeux sa petite boule de poils. Il rayonnait jusqu'aux oreilles à la vue du petit chaton. Peter était satisfait et respirait de manière détendue. Ils burent de la bière, mangèrent du pain du marché que Helmke avait glissé à Alva en guise de salaire pour les pommes de terre, accompagné de fromage que Peter avait encore dans sa poche depuis la veille. Les trois amis profitaient de la soirée orange de fin d'été. Des oies sauvages chantaient dans le ciel coloré et formaient un V en bonne et due forme. Des marins chargeaient leurs bateaux et des charrettes tirées par des chevaux surchargés quittaient l'enceinte du port avec leurs charretiers. Ça sentait le crottin de cheval, le poisson fumé et la soupe grasse. Comme j'ai faim, pensa Alva. Soudain, une odeur nauséabonde, elle fronça le nez. Elle se demandait encore d'où venait cette puanteur. La prise de conscience arriva trop tard, elle sentit quelque chose derrière elle, un courant d'air froid lui frôla la nuque, suivi peu après d'un claquement lourd et détrempé sur sa tête. Alva eut si peur qu'elle vola en avant, sur les genoux. Au même moment, Peter se leva d'un bond et fut prêt à se battre en quelques secondes. Le chaton sauta des genoux d'Hugo en un arc de cercle géant et se mit en sécurité. Hugo mit un certain temps à réagir, comme au ralenti, il se leva lui aussi et regarda derrière son dos, sa mâchoire inférieure s'abaissa et il sembla ne plus respirer. Alva ne bougeait pas. Elle était assise sur ses genoux, pétrifiée, complètement crispée, retenant son souffle. Il y avait une odeur pitoyable. Une serpillière détrempée était posée sur sa tête, puante et froide, avec des miettes, des fragments et des vieux cheveux. L'eau puante dégoulinait sur son cou et son dos. Des secondes interminables s'écoulèrent. Alva bouillait de rage, elle était tellement en colère qu'elle serra les deux mains dans ses poings. Inspirer, expirer, pensa-t-elle. Peter lui chuchota : « Reste calme, Alva ! », il pria presque. Il voyait la même chose que Hugo. Inspirant et expirant, très lentement, Alva se leva, se retourna et retira de sa tête cette chose puante. Elle secoua ses cheveux, mais n'osa pas chercher les miettes à tâtons. Elle se doutait déjà de la cause et en eut aussitôt la confirmation : Le père de Hugo. Un homme grand, fort et gros, en culottes courtes sous sa blouse sale et un tablier bien trop petit sous sa poitrine. Il se tenait devant les trois amis, les jambes écartées, avec sa nuque énorme, sa petite tête et son visage, malheureusement, très sympathique. Tout comme Hugo, il rayonnait de bonheur total. Hugo avait toujours l'air de ne faire que sourire

toute la journée. « Pardon, poupée pirate, je suis vraiment désolé ! », il se gratta à un endroit où l'on pouvait supposer qu'il y avait des côtes. « Je ne voulais pas du tout te rencontrer. Je voulais rencontrer Hugo. Il est encore en retard. Qu'il entre enfin et qu'il commence son travail », en montrant du pouce par-dessus son épaule droite en direction de la ville, vers sa brasserie. Il essaya de froncer les sourcils pour avoir l'air méchant. « Espèce de voyou bon à rien ! », essaya-t-il de dire à Hugo en l'injuriant, « allez, les portes vont bientôt fermer ! », ordonna-t-il. Il fit tout son possible pour paraître dur et sans cœur, mais sa voix était douce et bien trop affectueuse. La colère d'Alva disparut instantanément. Hugo pouvait être si infiniment fier d'avoir un papa si gentil. Mais un jour, se promit-elle fermement, un jour elle concentrerait toute sa colère et lui enfoncerait violemment son poing dans son gros ventre.

Un jour, il y aurait ce jour où elle se vengerait de tous ces chiffons puants sur sa tête. Elle le regarda d'un air mauvais. Mais le père d'Hugo se contenta de la regarder avec un air de défi, les commissures des lèvres relevées. Hugo soupira, se mit lentement en mouvement, si heureux de ne pas avoir reçu ce chiffon puant. Peter ne put s'empêcher de sourire. Il se tenait derrière Alva et plaçait son poing devant sa bouche de manière à donner l'impression qu'il toussait. Cette serpillière volait presque tous les soirs. Il ne savait pas si c'était intentionnel qu'Alva soit toujours touchée ou si Hans, le père de Hugo, ne savait pas viser. Mais d'une certaine manière, Alva ne pouvait presque pas en vouloir à ce gros ours, sauf à « Piratenpüppi », qui la provoquait au plus haut point. Il l'avait probablement vue sortir en voilier. Elle resta là, gémissant intérieurement et secouant la tête de manière presque imperceptible. Hans courut derrière son fils en direction de la porte du port. De nombreuses personnes affluaient dans la même direction. Bientôt, toutes les portes de la ville seraient fermées. Les citadins n'entraient ou ne sortaient de la ville la nuit que pour une bonne raison. D'autres personnes affluaient hors de la ville, des paysans et des pêcheurs qui vivaient en dehors des murs de la ville. Les remparts protégeaient les habitants de la ville ainsi que leurs richesses. Hugo passerait toute la soirée à nettoyer la salle de brassage, à frotter et à polir les tonneaux, à laver le sol de la salle de débit de boissons pour que demain, de la bière fraîche et propre puisse être brassée. C'était sa seule tâche. En échange, il pouvait se coucher tard le lendemain matin et faire ce qu'il voulait jusqu'au soir. Il aimait faire ce travail. Il pouvait apporter une contribution à sa famille et était reconnaissant qu'ils se portent tous très bien. Le soir, il aimait écouter les conversations bruyantes, les chamailleries et les murmures des hommes et des femmes, il aimait observer les bagarres, mais ce qu'il préférait par-dessus tout, c'était écouter les histoires des marins, des marchands et des charretiers. Jamais il ne quitterait cette magnifique et vibrante ville hanséatique pour visiter d'autres pays. C'est ici qu'il voulait être. Ici, à Wismar, il était heureux. Il connaissait déjà les monstres marins, admirait et maudissait les pirates, en particulier Klaus Störtebeker et ses acolytes, qui étaient impitoyables, horribles et maudits par leur justice, les histoires sur les frères Vitalien l'occupaient souvent pendant des nuits entières. Dans la salle d'auberge se réunissait toute une racaille. Et il savait qu'un jour, avec ses frères et sœurs, il reprendrait la brasserie. Il aimait la bière, l'odeur du houblon et de l'orge. En fait, le véritable brasseur était la mère de Hugo, Hans n'était que la grande et grosse figure de proue de son auberge. Elle savait très bien cuisiner et aussi brasser la bière, ce qu'elle faisait depuis son enfance. A l'origine, la famille de sa mère avait appris son art dans un monastère. Son grand-père était moine dans un monastère à Wismar et a transmis son art du brassage et

ses recettes à sa famille. Avec l'argent, ses ancêtres avaient autrefois pu développer une brasserie en une grande brasserie. Il y a eu de nombreuses extensions et surélévations. C'était désormais une maison d'habitation avec un magasin servant de la bière, du vin et des petits plats, un lieu de rencontre pour hommes et femmes et, dans la cave, on brassait de la bière dans de grandes chaudières. Toute la famille y participait et, à certains moments, ils avaient même des employés. Hugo avait pour mission de nettoyer les cuves et de maintenir la propreté du débit de boissons. Souvent, Hugo inventait de nouvelles recettes pour de nouvelles sortes de bière. Dans la cave, lorsque tout le monde pensait qu'il travaillait, il faisait des expériences avec des herbes et des fleurs. Bien sûr, il devait constamment goûter, ce qui expliquait sa paresse au port tout à l'heure et le rendait de temps en temps ivre, si bien qu'il pouvait à peine marcher droit. Un mélange avec du miel était tout à fait acceptable. Il ne lui manquait plus qu'un nom approprié. Hummelbier ou Mummelbier, quand il en serait sûr à un moment donné, il demanderait à Peter de l'écrire pour lui. Hugo n'était pas très doué pour l'écriture et il n'avait pas envie de s'entraîner. Il y aura toujours du temps pour ça plus tard, disait-il toujours. Dans le même temps, comme après chaque agression humide, Peter et Alva se rendirent à l'établissement de bains et frappèrent à la porte arrière. Une jeune femme leur ouvrit. Un air chaud et humide s'engouffra dans leur direction et une odeur fraîche de savon parfumé se fit sentir. On entendait des rires, des clapotis bruyants et quelques baigneurs chantaient des chansons. La femme portait une robe fine, un large tablier par-dessus et un bonnet sur la tête. Ses manches étaient retroussées et elle tenait une grande brosse à la main. Sur le coup, elle reconnut Alva et son compagnon. Elle secoua la tête et grommela : « Pas encore, Alva ! Peter eut un sourire. Les cheveux d'Alva pendaient, collés et trempés, le long de sa tête. « Est-ce que Maria est là ? », demanda-t-elle à voix basse. « Non... », lui répondit la femme mince, "...elle est...", elle s'arrêta soudain et se mordit la lèvre. Peter et Alva étaient déjà au courant pour l'hôpital et remarquèrent son malaise. « ...elle est ... », la jeune femme réfléchit et cherche une excuse. « ...elle est occupée, nous avons des invités de la mairie ce soir. Entrez, vous savez où tout se trouve ». Peter et Alva connaissaient bien les lieux. Ils marchèrent, sans chaussures, le long du petit couloir, passèrent devant les rideaux tirés avec de beaux tissus et entrèrent dans une pièce avec un grand baquet en bois. Une fillette d'environ sept ans était en train de le vider avec un seau pour le nettoyer ensuite. On ne nettoyait vraiment que lorsque l'eau n'était vraiment plus utilisable. Une baignoire pleine était utilisée par plusieurs personnes à la suite. D'abord les nobles, puis par ordre de préséance, et ainsi de suite. L'eau était certes sale, mais tout était mieux que cette odeur aigre et répugnante sur sa tête, et en plus, l'eau sale contenait une bonne quantité de savon parfumé. La fille regarda Alva de haut en bas, rit et lui fit de la place. Elle aussi savait ce qu'il en était et aida Alva à se laver les cheveux. « Je dois y aller », dit Peter aux deux hommes en levant la main pour les saluer. « Je veux encore aider ma mère et étudier avant que mon père ne rentre à la maison ! » Avec amour, il regarda Alva. Il l'aimait tellement. Elle était encore plus belle avec ses cheveux mouillés et parfumés qu'elle peignait avec plaisir en arrière. La petite fille continua à puiser l'eau sale du baquet et sortit pour la déverser dans la cour. Peter avait du mal à se détourner de son beau visage et Alva le laissait faire, elle aimait tout simplement trop Peter pour le repousser. Il s'approcha et s'apprêtait à prendre Alva tout près de lui, quand la fille revint avec les seaux vides et l'ambiance fut gâchée. « A demain », se contenta-t-il de murmurer à l'oreille d'Alva. Alva eut un agréable frisson en entendant ce souffle dans son oreille et ne put

s'empêcher de ricaner. « À demain », murmura-t-elle à son tour en se plongeant dans ses yeux gris-bleu qui brillaient comme la mer Baltique l'un de ses plus beaux jours. Au même moment, à un tout autre endroit. Dans un petit village à l'extérieur de Wismar, un homme s'apprêtait à

paysan et ses deux fils aînés se préparaient à se lever très tôt le lendemain matin pour se rendre à Wismar en charrette tirée par un cheval. Ils voulaient vendre au marché des fruits et des légumes que le fermier et sa femme avaient cultivés ensemble dans leur grand jardin. Les garçons l'aidèrent à charger la charrette et à préparer les paniers tressés qui devaient servir à transporter quelques poulets tôt le matin. Ils devaient charger des herbes fraîches, de nombreuses herbes séchées, de la viande salée, des œufs, plusieurs sacs de farine provenant du moulin d'un ami et un petit tonneau de graisse de porc. A cela s'ajoutaient quelques pains enveloppés dans des draps, des légumes frais, dont beaucoup d'oignons. Le tout fut emballé dans des tonneaux et des ballots et attaché sur la charrette. Une fois toutes les marchandises rangées et attachées, les garçons rentrèrent à la maison, prirent leur repas du soir et donnèrent ensuite à manger aux animaux. Ils se réjouissaient beaucoup du jour du marché, de la grande ville colorée, mais ce qui les réjouissait le plus, c'était de voir les stands et les échoppes de la Krämerstraße, où quelques marchands vendaient des couteaux fins de Nuremberg de toutes sortes. Le matin, les garçons furent très étonnés. En effet, lorsqu'ils eurent terminé les poules et qu'ils voulurent empiler les paniers sur la charrette, leur chère mère était déjà assise tout près de son père sur le siège de la calèche. Au même moment, il y eut un « hue » et la vieille Trudi démarra. Les garçons coururent un moment à côté, puis se hissèrent sur la charrette. Ils étaient heureux que leur mère les accompagne et s'inquiétèrent aussitôt pour leurs jeunes frères et sœurs. « Qui s'occupe de tout le reste ? », demanda le plus jeune en grimant sur les genoux de sa mère. « Nous avons quelque chose d'important à faire à Wismar, ton père et moi », dit-elle en regardant tendrement son mari qui observait les environs, tendu et très concentré. Penchée vers son cadet, elle lui dit tout doucement : « Ne t'inquiète pas, nous avons pensé à tout ! » Elle l'embrassa tendrement sur la tête. Il y a quelque temps, le fermier s'est rendu au marché de Wismar uniquement avec des compagnons. A l'époque, c'était trop dangereux d'emmener sa famille. Il y avait toujours des attaques et des vols. De nombreuses personnes perdaient tout ce qu'elles avaient sur le chemin de la ville protectrice et le payaient souvent de leur vie. L'alliance hanséatique a changé beaucoup de choses en matière de sécurité, non seulement les navires marchands ont été protégés et soutenus par des soldats à bord, mais aussi les villes et les villages. Sur les routes des villes hanséatiques, les brigands avaient désormais plus de mal à s'infiltrer, car de nombreux paysans et charretiers se rencontraient à des points de jonction, poursuivaient leur route ensemble et étaient en partie surveillés et protégés par des soldats. Rien qu'au bord des routes, des fermes abandonnées et brûlées ou des carrosses envahis de plantes grimpantes témoignaient de l'horreur des attaques et donnaient la chair de poule à tout le monde.

Chapitre 3

Ce matin-là, Alva se réveilla tôt. Elle avait mal au dos. Comme toujours, elle était allongée sur une vieille caisse, bien trop dure et trop courte pour elle. Maria n'était pas rentrée pendant la nuit, elle devait sans doute travailler. Elle avait vraiment beaucoup de travail. Il

y avait plusieurs infirmeries à Wismar. L'un d'entre eux se trouvait à Heilig Geist, là où les plus pauvres étaient nourris et soignés. C'étaient des gens qui n'avaient pas d'argent. De nombreuses maladies contagieuses y étaient traitées. Et maintenant, Alva connaissait aussi l'existence de la cave dans le système de tunnels sous la ville hanséatique. Parfois, Maria ramenait à la maison les restes de nourriture de la soupe populaire et Georg était souvent soudoyé avec des marchandises à la porte de la ville et c'est ainsi qu'Alva avait souvent un petit déjeuner le matin. Mais pas cette fois-ci. Maria n'était pas là. Georg dormait. Il était emmitouflé dans des couvertures et respirait profondément. Alva tira le rideau que Georg avait laissé ouvert pendant la nuit. Elle se sentait bien quand il était allongé là et qu'elle n'était pas seule, presque comme si elle avait retrouvé son père. père en arrière. Presque comme si sa mère était encore là. Alva se dirigea silencieusement vers le placard en bois de la cuisine et en sortit un gobelet. Sur un petit réchaud, elle versa de l'eau chaude dans son gobelet à l'aide d'une louche tirée d'une casserole. Sur le rebord de la fenêtre, elle prit quelques feuilles de menthe qu'elle avait plantées dans un pot de fleurs. Elle pétrit les feuilles un moment dans sa main jusqu'à ce qu'elles soient complètement écrasées et fourra l'herbe dans son gobelet. Dans un bol, elle trouva encore un peu de pain de la veille et une demi-pomme, un petit déjeuner parfait. Elle se tenait près de la fenêtre en mâchant, se réjouissant de cette nouvelle journée. Il faisait encore assez frais après la nuit, mais ce serait à nouveau une journée magnifique et ensoleillée : un ciel d'un bleu éclatant, pas un nuage à la ronde. Les mouettes criaient et on entendait au loin des oies sauvages qui se dirigeaient vers leur lieu de rassemblement. Elle écoutait et appréciait les odeurs qui venaient du port. Des citernes de mer et du poisson frais. Les pêcheurs vendaient probablement du cabillaud et du hareng frais sur le quai, ils avaient découpé deux marsouins le week-end dernier. Le ronflement de Georges lui fit oublier ses pensées, elle se prépara et ferma doucement la porte derrière elle. Alva descendit les escaliers dans le jardin en sautillant, ouvrit la petite porte de la remise où se trouvait le cochon de la maison. Les habitants de la maison se partageaient tous un cochon et dix poules, dont sept étaient encore en vie. Alva fixa soigneusement la trappe avec un ruban pour que le cochon ne puisse pas casser la porte et vérifia toutes les charnières pour que l'animal ne puisse pas s'échapper et dévaster le jardin. Devant la remise se trouvait un petit enclos. Il était juste assez grand pour qu'un cochon puisse tourner une fois sur lui-même. Il n'y avait pas beaucoup d'espace, mais cela lui permettait de prendre l'air et d'avoir un peu de lumière du jour. Elle a pris quelques déchets de cuisine dans un bac qui se trouvait à côté et les a versés sur le sol avec le cochon. Puis elle se rendit dans la remise voisine, suivie par trois chats impatients. Elle ouvrit la porte et des souris se dispersèrent aussitôt dans toutes les directions. A deux mains, elle tira des grains d'un sac et versa la nourriture sur le sol pour les poules, ainsi que pour le cochon, bien que cela lui ait été interdit. Le grain devait être destiné aux poules et aux habitants. Le cochon grogna et fit une moue satisfaite et mangea rapidement tout.

Elle laissait ouverte une toute petite ouverture en guise de porte avec une descente dans la cour et fermait soigneusement la porte de la remise. Les poules avaient toujours le droit de courir dans la cour de la maison. Dans la vieille ville, il y avait beaucoup de maisons qui avaient des cours ou des donjons à l'arrière. Dans les remises dormaient souvent des familles ou des compagnons. Dans les donjons, des gens plus aisés. Ici, chez eux, six familles vivaient sur trois étages. Les propriétaires, le fabricant de bougies et sa femme,

n'étaient que deux et aimaient avoir du monde autour d'eux, c'est ainsi que cette communauté s'était formée. Chaque famille avait une petite chambre. Personne n'avait d'endroit pour cuisiner, ils cuisinaient tous ensemble dans une petite cuisine commune dans une annexe de la maison. Mais Alva et son frère ont construit en secret un petit coin cuisine dans leur chambre. Tout le monde aidait tout le monde. Alva, avait pour tâche de faire sortir le cochon tôt le matin et de nourrir les poules. Elle n'avait pas le droit de prendre les œufs, car ils étaient vendus au marché et appartenaient au maître et à sa femme, et parfois on échangeait entre nous dans la maison. Tous ceux qui avaient des restes de nourriture, ce qui arrivait rarement, devaient les rassembler dans un seau devant la porcherie pour que l'animal ait suffisamment à manger et devienne bien gras. A la fin de l'année, le cochon était vendu ou abattu. Tous les habitants de la maison en recevaient un peu. La plupart du temps, il s'agissait de jambon, qui devait ensuite suffire pour tout l'hiver. Au printemps suivant, on achetait un nouveau cochon. Lorsqu'il était prêt, Alva traversait la maison pour se rendre dans le petit atelier du fabricant de bougies, qui occupait tout l'étage inférieur. Le maître se tenait au-dessus d'un chaudron et trempait encore et encore de longs fils fixés à un disque rond dans la cire chaude des bougies. Il achetait la cire dans des tonneaux sur le port, qui arrivaient à Wismar par des cogues traversant la mer Baltique depuis la Russie. La cire chaude collait aux fils et séchait rapidement sur la cire, dès qu'elle était solide, il trempait à nouveau les petites bougies fines dans la cire chaude. Il répétait ce processus jusqu'à ce que la bougie soit suffisamment épaisse pour être vendue. Un compagnon l'observait et faisait de même. Il n'était pas nécessaire d'être particulièrement soigneux ou artiste, car les bougies s'usaient rapidement et le candélabre devait constamment se réapprovisionner. Souvent, Alva les aidait quand elle avait le temps. Alva aimait bien Gustave, le chandelier. Il rayonnait de calme et de sérénité, il n'avait pas à s'inquiéter de son avenir, car les bougies, comme le pain, étaient toujours nécessaires. Lui et sa femme n'avaient plus d'enfants. Aucun n'avait survécu aux cinq premières années. Gustav remarqua Alva et lui adressa un « bonjour » d'un signe de tête. Puis il se racla la gorge et cria : « Gustje, Alva est là maintenant ! » Une petite grosse dame sortit de derrière les supports où l'on suspendait les bougies pour les faire durcir. Elle était heureuse de voir Alva et s'approcha d'elle. Lorsqu'elle passa devant Gustave et son pot de trempage brûlant, elle l'embrassa tendrement sur la joue. Il y avait une odeur de suif de bœuf et une chaleur insupportable dans l'atelier. Gustav et Gustje transpiraient dans leur blouse. Elle s'approcha joyeusement d'Alva, mais quelque chose se passa. Le compagnon essaya d'effrayer une poule qui s'était introduite avec sa chaussure et ne remarqua pas à quel point ses bougies séchaient de manière tordue et informe. Finalement, sa roue, à laquelle étaient accrochées les mèches des bougies à moitié prêtes, lui échappa des mains et atterrit dans la boue. Gustje se plaignit : « Oh non, oh non ! » et courut vers lui en gémissant, elle s'efforça de limiter les dégâts, mais trop tard, les bougies informes étaient recouvertes de saleté, de copeaux de bois et de fiente de poulet. Elle ramassa la roue du support et la suspendit à un crochet de l'étagère. « Maintenant, va-t'en ! », murmure-t-elle en direction du compagnon, qui se tient là, coupable et les épaules basses. Il attrapa le poulet et le sortit. Le maître, imperturbable, continua à plonger sa marchandise dans la cuve brûlante. Gustje décrocha un sac du crochet et le donna à Alva. Elle l'accrocha en travers de son épaule, haussa les épaules en riant et fit un clin d'œil à Gustje. Puis elle quitta le métier. Elle courut vers la porte de la ville en direction de Lübeck, près de laquelle Helmke l'attendait. Espérons que Helmke

aille mieux. Alva passa devant de nombreuses charrettes et chariots qui se rendaient au marché et chercha avec excitation son amie. De nombreuses calèches s'entassaient devant la porte et attendaient d'être contrôlées. Pendant ce temps, les gardiens de la porte cherchaient des marchandises de contrebande. La petite maison de jardin de Helmke se trouvait à l'extérieur du centre-ville, à la limite des cabanes de pêcheurs. Autrefois, il s'agissait d'une très grande maison d'une famille de paysans qui pratiquait l'agriculture. Helmke y avait travaillé autrefois comme servante et nounou lorsqu'elle était jeune fille, elle avait appris à coudre, à cuisiner et à jardiner. Mais au fil des ans, le malheur s'était abattu sur la famille de paysans : mauvaises récoltes, attaques, enfants malades et mort. Leur ferme avait été incendiée à plusieurs reprises et reconstruite encore et encore. Au fil des ans, la famille et la maison se sont réduites et la dernière survivante habitait une petite cabane en bois avec un magnifique jardin, cinq pommiers et de nombreux arbustes à baies. La fierté de Helmke était un grand coffre bleu clair, peint avec beaucoup de fleurs. Ce coffre l'avait accompagnée toute sa vie : d'abord dans la ferme et maintenant dans la petite cabane de jardin, il avait survécu sans dommage à tous les incendies et à tous les vols. Helmke y conservait ses aliments. Le coffre avait quatre pieds et chacun des quatre pieds était placé dans une cuvette en céramique, toutes remplies d'eau. Cela devait empêcher la vermine, comme les fourmis et les cloportes, de détruire ses aliments. Souvent, des insectes nageaient dans les cuvettes, ce qui faisait le bonheur des poules qui pouvaient se promener partout, même dans la cabane. Chez Helmke, il n'y avait pas d'araignées, seulement des crottes de poules que l'on pouvait facilement balayer. Helmke aimait ses poules. Elles étaient comme ses enfants, qu'elle n'avait jamais pu avoir à cause d'une violente agression dans ses jeunes années. Elle devait faire très attention à ses poules pour éviter qu'elles ne s'échappent et ne déposent ensuite leurs œufs quelque part dans les buissons. Chaque jour, il y avait au moins cinq œufs. Ils constituaient le petit déjeuner et le dîner de la petite vieille. Helmke elle-même ne savait pas quel âge elle avait. Elle ne savait ni lire, ni écrire, ni compter. Souvent, Alva ne comprenait pas d'où elle tirait la force de se rétablir après chaque malheur. Cet été, Alva a pu observer que Helmke s'affaiblissait de plus en plus et qu'elle souffrait souvent de fortes douleurs. Alva était très inquiète. Elle ne voulait pas perdre Helmke, jamais. Elle l'aiderait, la soutiendrait et la soulagerait du mieux qu'elle pourrait. Comme Alva ne voyait toujours pas Helmke, elle parcourut tout le chemin jusqu'à sa cabane. Une brise fraîche venait de la mer, les dernières hirondelles faisaient leur chemin dans un ciel bleu presque sans nuages. Parmi tous les marchands et les enfants en délire, elle ne voyait Helmke nulle part. Un frisson lui parcourut l'échine et elle se mit à courir. La peur l'envahit, et si Helmke.... Elle n'alla pas jusqu'au bout de sa pensée. De loin, elle reconnut la maison, la petite clôture en bois et les poules qui se baladaient. Il n'y avait personne. Elle traversa le jardin pour entrer dans la maison et constata immédiatement que Helmke n'était pas là, la charrette non plus. Elle commença à s'inquiéter beaucoup, car elle ne pouvait pas imaginer que la pauvre vieille Helmke puisse tirer seule cette charrette avec les pommes et les caisses de citrouilles et de confiture. Elle courut rapidement en direction de la ville hanséatique, vers le marché, en passant devant les gens qui se déplaçaient, devant les moines franciscains dans leurs robes grises et rugueuses et devant les nobles et les dames qui faisaient tranquillement leur promenade matinale. De derrière, elle aperçut une charrette qui semblait rouler toute seule sur la route recouverte de planches. Alva courut de plus en plus vite et finit par reconnaître les

cheveux blancs et doux de Helmke. Elle devait être en route depuis des heures, vu la lenteur avec laquelle elle tirait le chariot. Helmke était heureuse et soulagée de voir Alva, elle s'arrêta immédiatement et se reposa. Elle perdit instantanément toute force, elle n'avait plus besoin d'être forte. Elle sourit, épuisée, et toussa. Ils avaient dû se rater au milieu de toute cette agitation humaine. Ils restèrent là un moment, et Alva sourit à Helmke. Helmke avait l'air plus forte qu'hier, elle sortit un œuf de son tablier et le tendit à la jeune fille. « C'est cuit », dit Helmke et le donna à Alva, qui le mangea immédiatement. Le goût était excellent. Helmke s'assit sur une grosse pierre au bord du chemin. Un vent fort soufflait et faisait tourbillonner la poussière dans ses yeux. En clignant des yeux, elle dit : « Passe devant, je te rejoindrai lentement. Tu peux déjà installer le stand du marché. Peut-être que tu peux déjà vendre quelque chose. Je me dépêche, aussi vite que je peux ». Alva dit : « Non, ne te dépêche pas, vas-y doucement. Je peux le faire, crois-moi. Quand tu arriveras, j'aurai déjà vendu la moitié de la voiture ! » Alva se pencha pour attraper le timon et prit le chariot, elle rejoignit à nouveau le cortège vers la ville. Elle finit par tirer la charrette de Helmke à travers la porte de Lüb, tout en saluant les camarades de Georg. Soufflant, elle tira la charrette sur les planches de bois lisses et pourtant inégales jusqu'au marché. La Lübsche Strasse est longue, elle s'étire en passant devant de nombreux métiers et ateliers. On passe devant une auberge qui sentait le brassin de bière, le houblon et la bière blonde, puis devant un fournil où l'on empilait du pain frais dans des paniers. Deux compagnons attendaient déjà avec une charrette à bras pour l'emmener au marché. Plus loin, elle passa devant des poules et des cochons qui essayaient de garder la ville propre en mangeant ce qui leur tombait sous la main. Elle passa devant le sculpteur d'images qui, avec son fer aiguisé, sculptait des œuvres d'art en filigrane, mais aussi des pinces à linge et des jouets. Son jeune fils courut vers Alva et voulut lui remettre, comme chaque matin, un petit panier de pinces qu'il avait lui-même sculptées mais Alva ne s'arrêta pas, elle ne voulait pas s'arrêter et lui cria, « Helmke me suit, donne-lui ton panier. À cet après-midi ! » Le petit garçon lui fit un signe de la main, heureux. Chez le cordonnier, plusieurs compagnons étaient assis et réparaient des chaussures qui s'abîmaient trop vite. Et chez le tonnelier, on fabriquait des tonneaux de toutes sortes. Elle se dépêcha, car elle ne voulait pas être en retard. Le jour du marché était déjà presque entamé. Beaucoup avaient déjà monté leurs stands, affiché leurs fanions ou étaient en train de présenter joliment leurs marchandises. Les premiers clients arrivaient déjà et négociaient de bons prix. Alva se rendit à la place habituelle de Helmke après que le douanier lui eut donné le feu vert et se mit aussitôt au travail. Les parties latérales de la charrette pouvaient être facilement soulevées pour former une petite table de vente. Elle déballa les caisses et y plaça des confitures, des citrouilles, des betteraves rouges et des bouquets de fleurs séchées. Elle laissa les deux cuves de pommes sur un côté devant la table. Elle regarda le ciel et a décidé de ne pas installer la grande toile qui servait de protection contre le soleil. Elle préférait sentir les rayons du soleil sur son dos. Dans une autre petite caisse se trouvaient une couverture, une peau épaisse, une cruche d'eau fraîche et claire et un nécessaire à broderie. Comme Helmke passait toute la journée ici, elle passait souvent un peu de temps à broder. Elle était très habile, malgré son grand âge. Sur la caisse vide retournée, Alva plaça la fourrure et la couverture, retira son petit sac de son dos et en remplit le contenu dans un panier tressé vide, les bougies ratées que Gustje lui avait données ce matin. Alva pouvait garder l'argent qu'elle avait ainsi gagné, elle le savait et s'en réjouissait. Les bougies sales n'étaient pas chères et

étaient presque toutes achetées par des gens généralement plus pauvres. Parfois, Helmke et elle ne recevaient pas d'argent du tout, parfois il était simplement préférable d'échanger leurs marchandises contre d'autres. C'est ainsi qu'ils obtenaient du pain, du lait, du fromage et même de la bière ou d'autres choses, comme des aiguilles à broder et du fil coloré. Alva ajouterait plus tard quelques bougies dans la caisse qu'Helmke ramenait à la maison. Elle avait terminé l'installation et s'assit sur la caisse, satisfaite. Puis elle observa l'animation autour d'elle. Et déjà, les premiers clients venaient lui acheter des pommes fraîches et croquantes. A droite et à gauche d'elle, les gens installaient leurs étals. A droite, il y avait une gentille dame. Elle avait des peaux que son mari était allé chercher en Norvège et les avait utilisées pour coudre des bonnets et des gants pendant la journée. A sa gauche, il y avait un homme. Il tenait un stand avec des cruches, des assiettes et des bols en argile. Sa femme et ses enfants, toutes des filles plus habiles que lui, faisaient de la poterie toute la longue journée dans l'atelier de poterie quelque part à la périphérie de la ville, pour ensuite vendre la marchandise au marché. Un tumulte soudain fit dresser l'oreille d'Alva. Il y avait une dispute quelque part. Les autorités contrôlaient de près si tout était en ordre. Tous les chariots transportant des marchandises devaient être contrôlés et donc s'arrêter à la marque du Conseil. C'est là que les marchandises étaient pesées, mesurées et que les prix et les taxes étaient fixés pour la ville. Une marque sur l'hôtel de ville permettait de lire la mesure gravée et étalonnée. Les habitants de Wismar connaissaient les valeurs et s'y tenaient, ils n'étaient contrôlés que de manière aléatoire. Partout, il y avait de l'animation. Tout le marché était rempli de stands et d'échoppes, petits et grands. L'offre était abondante. Il y avait des paniers tressés, différentes peaux et cuirs, du sel de France, des boutons colorés et des assiettes en bois, des jouets sculptés, du pain, des légumes, des épices de pays lointains, des chapeaux et chez l'aiguiser de couteaux, on pouvait acheter des couteaux ou les gardes de la ville pouvaient faire aiguiser leurs épées. Helmke était arrivée entre-temps. Elle avait apporté un panier rempli d'agrafes en bois et l'avait placé à côté des bougies. Son visage doux et amical rayonnait au soleil. Alva a fait de la place. Parmi les ménagères et les commerçants qui déambulaient, une famille de paysans installait son stand. Ils avaient un grand chariot à quatre roues si grand qu'ils pouvaient mettre des marchandises périssables à l'ombre en dessous. La famille venait souvent et restait généralement deux ou trois jours. Helmke et Alva les connaissaient depuis longtemps. Eux aussi vendaient des légumes, des céréales et des fruits, mais ils n'étaient pas en concurrence. Ils étaient comme des voisins. Helmke toussa à nouveau dans son mouchoir et fut effrayée d'y découvrir du sang. Elle le cacha rapidement dans son sac, en jetant un regard anxieux en direction d'Alva. Alva ne remarqua rien, elle n'avait d'yeux que pour le Viking là-bas. Le mari de la paysanne était un homme grand et fort, plein de muscles solides, jeune et beau. Il ressemblait à un vrai Viking, pensa Alva, sévère mais au visage amical. Parfois, sa femme et ses deux enfants l'accompagnaient, comme aujourd'hui. Mais parfois, il venait aussi avec un apprenti. Alva pensait qu'une famille de paysans avait vraiment de la chance, sinon comment pouvait-on s'offrir un grapen en fonte. Il y avait aussi des poêles en terre cuite, que la plupart des gens pouvaient s'offrir. Il s'agissait de petites marmites rondes avec des poignées sur les côtés, des petits pieds étaient fixés au fond pour qu'elles puissent être maintenues au-dessus du feu. Alva était très contente que la femme du fermier soit là. Elle l'aimait beaucoup. La fermière avait un visage si sympathique, des yeux bleus et des cheveux noirs et raides. Quand elle était près d'elle, Alva se sentait tellement en sécurité et

protégée, comme si elles se connaissaient depuis toujours. Son visage lui rappelait celui de sa mère. Les deux garçons, qui étaient de plus en plus présents ces derniers temps, s'occupaient de l'installation du stand. Comme le père avait emmené le vieux cheval à l'extérieur de la ville, dans un pré, il avait disparu pendant un certain temps. Dans le pré, il y avait une barrière qui abritait plusieurs animaux et, bien sûr, on veillait sur eux. Alva remarqua qu'Helmke tremblait à côté d'elle et marmonnait quelque chose. Alva se pencha vers elle, mais ne comprit rien. Elle prit la grosse couverture et l'accrocha autour de Helmke. Helmke fut reconnaissante, poussa un profond soupir et s'endormit sur place. La vieille femme ronflait un peu et toussait de temps en temps. Les affaires marchaient bien aujourd'hui. Alva vendait et échangeait des pommes, le premier panier était déjà vide, tandis qu'elle regardait la femme d'en face installer sa cuisinière, sans toutefois l'allumer. Elle y posa une casserole en céramique et l'ouvrit. La casserole contenait une pâte blanche et grasse. Elle prit un pain dans un sac à côté d'elle, en coupa une grande tranche et appliqua la pâte blanche sur le pain. Puis elle ouvrit une petite boîte en céramique fermée par un large bouchon et saupoudra de la poudre blanche et verte sur le pain barbouillé. Alva l'observa et supposa qu'il s'agissait de sel avec des herbes séchées. La femme se leva et s'approcha d'Alva. Elle sourit et lui tendit le pain. Elle dit : « C'est du saindoux. Il a très bon goût. Goûte-le et dis-moi s'il est bon ou s'il manque des herbes ». Alva la remercia et lui rendit son sourire appréciateur. « Je m'appelle Martha au fait, c'est mon mari là-bas, Reich », elle désigna le grand viking aux cheveux blonds ébouriffés et à la barbe rousse qui venait de passer dans la ruelle avec un autre homme. « Et voici nos enfants aînés, Bruno et Anselm », elle passa la main sur la tête des garçons de chaque côté. Les garçons ont fait un signe à Alva, puis ont demandé à leur mère : « Pouvons-nous partir maintenant ?

S'il vous plaît, nous revenons aussi tout de suite ». « Nous n'en avons pas pour longtemps ! », répondit Anselm, très adulte, bien qu'il n'ait que huit ans. Sa mère répondit : « Oui, mais faites attention à vous. Restez toujours ensemble. A tout à l'heure, amusez-vous bien ! » Les deux garçons se prirent la main et se mirent à courir. Quand Reich rejoignit Martha au stand, Alva reconnut avec qui il discutait. C'était Georg, son frère. « Georg ! » cria Alva de l'autre côté, mais Georg ne l'entendit pas à travers le bruit du marché. Il salua Martha comme s'ils se connaissaient et Martha lui rendit son sourire amical. Alva ne voulait pas déranger Georg dans sa conversation, il viendrait de toute façon la saluer, pensa-t-elle en ajustant la couverture de Helmke sur son dos. Martha sourit et regarda Alva. « Les enfants veulent découvrir le marché de Wismar », dit-elle. « D'abord, vous aidez à l'installation et ensuite, ils peuvent s'occuper eux-mêmes. Plus tard, vous nous aiderez à vendre ». Alva hocha la tête et regarda les garçons qui avaient depuis longtemps disparu dans la foule. D'où venaient tous ces gens, se demanda Alva. Une oie jacassait avec agitation et courait, morte de peur, le long de l'étroite allée entre les étals du marché. Elle était suivie de près par son futur propriétaire. Alva mâcha son pain avec plaisir et hocha la tête, perdue dans ses pensées, en regardant l'oie. Le pain avait un goût exquis ! « ...il ne manque pas d'herbes. C'est excellent ! », dit-elle, heureuse et satisfaite. Martha était si gentille avec elle. Alva observait la famille de paysans depuis de nombreux mois. Chacun avait sa place habituelle sur sa place de marché. C'est ainsi qu'on connaissait très bien les gens à droite et à gauche, devant et derrière. « Tant mieux, ça me fait plaisir ! », dit Martha, qui retourna à son stand et étala une belle planche polie sur laquelle elle posa plusieurs tranches de pain, les enduisit toutes de saindoux aux herbes,

puis de quelques fleurs séchées de calendula pour les décorer. Ensuite, elle criait à haute voix : « Schmalzbrote, frische Schmalzbrote ! » et les gens venaient de partout pour regarder et acheter. Alva et Helmke ne criaient jamais leur marchandise, les gens passaient simplement devant leur petit stand. Alva riait de bon cœur, regardait à droite et à gauche et partout, le marché était turbulent. Beaucoup de gens criaient quelque chose : « Des peaux ! », « De la bière, de la bière fraîche ! » ou « Des fruits, achetez des fruits ! » et tout cela pêle-mêle, c'était assez bruyant et cela la rendait amusante et joyeuse, elle aimait ces journées. Bien sûr, elle voyait aussi les coupeurs de sacs et les voleurs qui réussissaient tantôt ici, tantôt là. Soudain, une toux se fit entendre à côté d'elle. Alva s'agenouilla auprès de Helmke, qui dormait toujours. Les cheveux d'Helmke étaient très fins et on aurait dit qu'elle avait du coton sur la tête. Alva regarda sa vieille amie avec amour. Soudain, des yeux fatigués mais amicaux la regardèrent. Mais un cri d'angoisse assourdissant brisa le silence harmonieux qui régnait entre elles.

Un homme au visage tuméfié et à la joue épaisse s'enfuit en courant sur la place du marché devant le baigneur. Le baigneur, muni d'une pince pour arracher les dents, courut derrière. De nombreuses personnes éclatèrent de rire et encouragèrent le baigneur à courir plus vite. « Georg, tu as vu ça... ? », cria Alva en direction de l'étal du fermier. Mais Georg avait disparu et Alreich s'affairait à tartiner des pains de saindoux. Alva haussa les épaules et sourit, puis s'assit à côté de Helmke, qui était maintenant elle aussi bien réveillée et alerte. Elle n'avait pas encore mangé la moitié du pain et le donna à Helmke. Elle devait avoir faim. De nombreuses personnes passaient par là, racontant des histoires et discutant entre elles. Le jour du marché était comme un journal parlant, on y entendait toutes les nouvelles. Les gens parlaient des pirates et aussi des frères Vitalien, des dernières attaques contre les fermes et les châteaux, des chevaliers et des pays lointains. Soudain, Pierre passa. Il tenait des balles de tissu sous le bras et rayonnait de joie en regardant Alva. « Qu'est-ce que tu fais là ? », demanda Alva. Elle était très contente et se leva d'un bond. « Eh bien, mon travail ! », répondit Peter en regardant les balles de tissu dans ses bras. « Je dois encore livrer celles-ci, puis j'ai encore trois autres livraisons et j'en aurai fini pour aujourd'hui ». Il réfléchit. « Eh bien, ce n'est pas tout à fait vrai, je dois encore apprendre le latin, demain j'irai chez les moines franciscains chercher de nouveaux parchemins et ensuite ils voudront toujours savoir tout ce que j'ai appris ». Un peu morose, il fit une grimace, il n'aimait pas le latin. Il aimait les mathématiques, le nautisme et la géographie. Ses parents étaient des gens aisés et Peter devait plus tard reprendre le comptoir commercial de son père. Son père possédait deux cogues. « Penses-tu à ce soir ? », demanda-t-il à Alva en chuchotant pour que Helmke ne puisse pas l'entendre. De toute façon, Helmke n'écoutait pas, elle s'était à nouveau endormie sur la caisse à cause de la fatigue. « Bien sûr ! », dit Alva. « Comme convenu, nous nous retrouverons quand l'horloge de l'église sonnera cinq fois, en bas de la rue devant le monastère », expliqua-t-elle. « J'espère que Hugo sera à l'heure ». « J'espère ! », sourit Peter. « S'il ne boit pas encore tellement de bière qu'il se trompe d'heure ». « Je ne comprends pas pourquoi il boit autant de bière ? », rumina Alva. « Un bon brasseur doit essayer beaucoup de choses, trouver de nouvelles recettes et finalement les goûter de temps en temps », expliqua Peter. « Après tout, la bière rouge de Wismar est l'une des meilleures. « Je dois y aller. On se voit plus tard, j'ai peut-être encore une livraison qui me fera passer par ici, et on pourra encore parler ! » « D'accord ! » répondit Alva pleine d'anticipation, des fourmillements dans son ventre et elle lui fit un clin d'œil. Peter disparut

dans la foule. Chez Martha et Alreich, c'était l'effervescence. Les pains au saindoux trouvèrent de nombreux acheteurs. Entre-temps, les garçons étaient revenus et aidèrent à la vente. Leur père, Alreich, s'était installé confortablement. Il était allongé en haut de la charrette, enroulé dans des peaux de bêtes, laissant le soleil briller sur son visage et dormant. Ils allaient probablement se relayer pour vendre. Des musiciens jouaient d'une flûte et quelques personnes tapaient en rythme. Alva surprit une conversation sur un pirate. Il s'agissait de Klaus Störtebeker, le chef des frères Vitalien. Il comprenait entre autres les pirates Gödeke Michels et Magister Wigbold. Ils étaient ce que l'on appelle des « likedeeler », c'est-à-dire des répartiteurs. Tout ce qu'ils prenaient, ils le partageaient à parts égales. Non seulement parmi les pirates, mais aussi parmi la population, la plupart du temps dans les villages de pêcheurs ou les villages où ils se cachaient. Les marchandises étaient finalement vendues par l'intermédiaire de charretiers et de commerçants et arrivaient également sur le marché de la ville de Wismar et étaient distribuées à leur insu dans tout le pays par des voies protégées de la Hanse. Alva aimait bien les frères Vitalien, ils étaient certes horribles avec les riches grincheux, mais justes avec la population amicale. Beaucoup de gens simples les soutenaient, se cachaient et aidaient même les pirates. D'autres personnes les détestaient et voulaient voir tous les pirates pendus, mais il s'agissait surtout de riches marchands ou de nobles. Alva ne comprenait malheureusement pas grand-chose, même si elle s'était approchée des deux hommes. Tout ce qu'elle entendait, c'était que des pirates allaient venir à Wismar pour conclure un marché avec les pères de la ville. L'excitation fourmillait en Alva, elle ruminait. Des pirates vont venir dans notre ville, peut-être Klaus Störtebeker ! Bien sûr, c'est aussi sa ville natale. Mais que fait-il ici ? A-t-il de la famille ici ? Il a sûrement une famille dans chaque village de pêcheurs, pensa-t-elle. Peut-être, et son cœur se mit à bondir dans sa poitrine, peut-être que les frères prennent aussi des femmes pirates à bord.

Chapitre 4

Il y avait beaucoup d'activité dans la brasserie du père de Hugo. Aujourd'hui, ils essayaient tous ensemble une nouvelle sorte de bière et tout un chargement de houblon arrivait en plus. Les compagnons et les apprentis étaient déjà occupés toute la journée sur le port à assurer la marchandise. Les affaires marchaient plus que bien ! Le père de Hugo aimait toujours souligner que sans l'accord de la Hanse, la ville ne se serait jamais aussi bien portée qu'aujourd'hui. Les gens achèteraient comme des fous. Tous ceux qui pouvaient travailler avaient du travail et chacun pouvait s'offrir des choses particulières. C'est ainsi que résonnait habituellement son éloge de la Hanse. Hugo avait beaucoup à faire, sa jambe ne lui faisait plus aussi mal, il avait changé plusieurs fois le pansement et y versait de temps en temps quelques gouttes jaunes. Au petit matin, il avait lavé les cuves et aidait maintenant à décharger les énormes balles de houblon. Ils recevaient du houblon de partout, le houblon local était moins cher, mais celui de Bavière ou de Belgique avait un autre arôme, si on y ajoutait de l'orge de différentes régions de culture, l'expérimentation pour la fabrication de nouvelles sortes de bières délicieuses était vraiment amusante ! L'après-midi approchait, le soleil se couchait. Les hautes maisons à pignon projetaient leurs ombres longues et froides. La cloche a retenti, annonçant la fin de la journée de marché d'aujourd'hui. Déjà, les premières échoppes étaient fermées et les stands du marché démontés. Helmke avait dormi toute la journée, elle était toujours assise sur la

caisse et tressaillait parfois. « Elle a probablement mal ou fait un mauvais rêve », pensa Alva. « Allez, Helmke, on remballe. Nous avons tout vendu ! » Alva aida la vieille femme à se lever. « Qu'est-ce qu'on fait de ces mauvaises pommes ? Est-ce que je peux les prendre pour le cochon qui est chez nous ? » « Bien sûr », chuchota Helmke, elle était assez faible. « Tu me ramènes encore à la maison ? Je ne sais pas si je peux faire le chemin toute seule ». « Bien sûr, je le ferai volontiers ! ». En face, le stand des fermiers était en partie démonté. Les enfants aidèrent à tout ranger et à emballer correctement les marchandises. Alreich rangea plusieurs caisses sous son chariot, les sacs par-dessus. Au même moment, Martha tendait une grande toile en guise de tente sur l'ensemble de la voiture à cheval. Elle se dit qu'ils allaient probablement y dormir ce soir pour ne pas avoir à déménager avec leurs affaires vers la prairie. En ville, c'est beaucoup plus sûr. Une petite casserole mijotait sur la cuisinière. L'estomac d'Alva gargouillait. Elle contenait probablement une délicieuse soupe, car elle sentait merveilleusement bon les légumes, le poisson et le saindoux. Comme elle aurait aimé goûter à cette soupe. Cela devait être formidable de vivre dans une ferme, d'avoir quelque chose à manger tous les jours et de pouvoir s'occuper des animaux et des plantes tous les matins. Si elle avait une ferme, elle planterait de belles fleurs et les arrangerait en couronnes et en jolis bouquets, elle aurait des animaux et s'en occuperait, ou peut-être même Peter, et ils auraient alors des enfants ensemble dont elle pourrait s'occuper. Alva riait à ces pensées. Elle se réjouissait de sa vie. Elle n'avait que 14 ans et elle pouvait quand même s'imaginer une vie de famille ! Elle était heureuse à cette idée. Quand elle eut terminé son travail et empilé toutes les caisses les unes dans les autres, elle aida Helmke à s'asseoir sur la charrette. Alreich s'approcha et aida doucement à placer la petite vieille correctement pour qu'elle ne glisse pas. Il aida aussi Alva en poussant le chariot pour qu'il se mette à rouler. « Merci et à demain ! », lança-t-elle à Alreich, Martha et aux enfants. Ils étaient si gentils avec elle et elle se réjouissait de les revoir tous demain. Elle vit que Martha avait l'air très inquiète et qu'elle attrapait la main d'Alreich. Alva partit donc, le long de la rue Lübsche. Au sculpteur, le petit garçon l'attendait déjà. Alva arrêta la voiture et chercha son panier sur le plateau à côté de Helmke. « Aujourd'hui, nous n'avons pas vendu toutes les pinces à linge ! », elle lui tendit le panier. Il regarda à l'intérieur et son visage, d'abord presque triste, se mit à rayonner. « Merci, Helmke ! » Il s'inclina et cria tout en marchant « Bonne soirée ! » Alva se réjouit de tant de politesse. « Qu'est-ce que tu lui as mis cette fois ? » Helmke sourit : « Une grande gamelle de miel ». Elle savait que c'était beaucoup trop. La plupart des pinces, Helmke les versa dans sa caisse de troc qu'elle ramena chez elle. Alva tira et Helmke dut bien faire attention à ne pas glisser en bas. Le chariot n'était pas si lourd que ça. Helmke ne pesait pas lourd. Lorsqu'ils passèrent la porte de la ville, la vieille dit : « Je veux marcher seule, laisse-moi essayer ». « Tu es sûre ? » Helmke hocha la tête et assura qu'elle y arriverait. Elle allait bien et avait pris des forces, avait dormi toute la journée et avait bien mangé. Maintenant, elle allait y arriver. Alva n'était pas sûre d'elle, mais ne voulait pas prendre Helmke de haut, alors elle l'a aidée à descendre de voiture. Helmke glissa du chariot et se retrouva debout, les pieds bien ancrés dans le sol. Alva la regarda avec un peu de méfiance, car elle ne pensait pas que la vieille dame pourrait faire le chemin toute seule. « Rends-moi service, Alva. Amène la voiture chez moi. Si tu peux encore et si tu as le temps, ce serait bien si tu pouvais cueillir quelques pommes et les mettre ici... », elle tapota de ses doigts fins les caisses empilées, «... et que tu ramènes les poules au poulailler. Ce serait gentil de ta part, je m'occuperai de tout le reste plus tard ». La jeune

filles hochèrent la tête, pensives. « C'est ce que je vais faire », dit Alva, « mais qu'est-ce que tu as en tête ? Es-tu vraiment sûre de vouloir faire le chemin toute seule ? » « Oui, je veux absolument passer chez Albert, peut-être mangerons-nous un peu de pain ensemble et parler du bon vieux temps ». Helmke eut un sourire. Alva savait bien sûr qu'Helmke était amoureux d'Albert. Il était pêcheur et, dans ses jeunes années, il passait ses journées en mer. Maintenant, il réparait les filets et donnait aux jeunes pêcheurs des conseils et des avis bien intentionnés. Alva regarda Helmke de haut en bas pour s'assurer qu'elle était vraiment assez forte. Puis elle dit en souriant : « Bon, je vous souhaite beaucoup de plaisir à tous les deux et salue ce cher Albert ». Ensuite, elle a attrapé la voiture et a couru le long du chemin sablonneux jusqu'à la petite maison. Arrivée à la petite maison, elle fit ce qu'elle avait promis à Helmke. Elle prépara tout pour le jour du marché de demain. Sur le chemin du retour vers la ville, elle essaya de repérer Helmke sur son chemin vers les cabanes de pêcheurs, mais elle était bien sûr partie depuis longtemps, donc elle allait vraiment bien et avait toutes ses forces. Alva était soulagée et se dirigea vers le lieu de rendez-vous, car si elle arrivait un peu plus tôt à Wismar, elle pourrait encore faire un saut à la soupe populaire. Elle ne rentra pas chez elle, car elle ne voulait pas déranger son frère. Georg dormait certainement encore dans leur lit commun. Mais à mi-chemin, elle en décida autrement et décida de passer chez Hugo à la brasserie. De loin, elle vit le père d'Hugo devant la taverne de la Wassertor. Rapidement et sans trop attirer l'attention, elle se dirigea vers une autre porte, car elle ne voulait vraiment pas rencontrer Hans. Les frères et sœurs d'Hugo étaient éparpillés un peu partout, sauf Hugo, qu'elle ne pouvait apercevoir nulle part. « Attends un peu ! », cria-t-elle en attrapant quelqu'un par le cou et en attrapant un petit garçon. « Tu sais où est Hugo ? ». Effrayé, le petit garçon la regarda dans les yeux et la reconnut après quelques secondes. « Ah, c'est toi, tu ne peux pas me faire peur comme ça, Alva ! ». Elle haussa les épaules. « Alors, où est-il maintenant ? » « Mais oui, je réfléchis ! ». Avec deux doigts, il tordit ses boucles blanches et blondes. « Il est dans la cave, je crois... ». « Merci, Arthur ! » C'est là qu'elle le trouva effectivement. Il se mit à raconter. Hugo était drôle, il était drôle, courageux, un peu lent d'esprit et toujours joyeux. On pouvait s'amuser avec lui à tout moment, mais il était aussi un peu bizarre. Quel enfant se parle à lui-même ? Eh bien, il n'était plus un enfant. Hugo avait un an de plus qu'elle, à savoir 1 an et demi, on n'est donc plus un enfant et on fait bien sûr aussi des choses que font les adultes, par exemple boire de la bière et parler tout seul. Hugo était à nouveau éméché, un peu en tout cas, trouvait Alva. « Bonjour Alva ! » Il était content de la voir. « Qu'est-ce que tu fais là ? » « Je suis venu te chercher, je peux encore t'aider pour quelque chose ? » Il fit nonchalamment signe que non. « Non, non, j'ai presque fini. Je dois juste finir de frotter ce chaudron. Il faut qu'elle soit nickel ! » Il frotta comme un fou dans le chaudron, un chiffon dans une main et une brosse dans l'autre. Alva vit que l'eau du seau était très propre. Pas comme dans la buvette, dégoûtante et malodorante. Dans toute la cave, tout brillait, c'était vraiment incroyablement propre. Elle a eu honte de ses vêtements sales. Nulle part, il n'y avait d'araignée ou d'autre bestiole. Les chaudrons étincelaient. « Qu'avez-vous brassé aujourd'hui ? Y a-t-il une nouvelle variété ? » « Oui, nous avons essayé quelque chose de nouveau, tu veux goûter ? » Alva ne savait pas vraiment si elle devait le faire, car elle devait aussi entrer aujourd'hui dans cet horrible tunnel sous le marché. Elle en avait peur, car Hugo avait raconté qu'il avait marché sur un rat écrasé, que ses entrailles étaient exposées de tous les côtés, que du sang avait giclé en masse et que tous les intestins étaient sortis. Alva était tellement effrayée. Elle réfléchit,

puis dit : « Si, oh oui, j'aimerais bien goûter ! » Elle espérait ainsi calmer sa peur. « Je vais peut-être prendre une autre gorgée de bière ! Peut-être que ça ne sera pas si effrayant dans la cave », dit Hugo en la regardant de haut et en riant aux éclats. Ha ha, pensa Alva. « Quelle sorte de bière avez-vous brassée ? » « Goûte, tiens ! » Il lui tendit un pichet et courut vers un comptoir. Il alla chercher un pot de fruits et triompha. « Quoi ? », s'étonna-t-elle, « ne me dis pas que tu as mis des groseilles dans la bière ? » « Oui, des groseilles ! » Il trouva cela tout à fait normal. « Alors, de la confiture de groseilles ». Il l'invita et fit un signe de tête vers le pichet. « Goûte donc. C'est vraiment bon ! » « Tu as mis de la confiture dans la bière, c'est censé avoir du goût ? » « Yadoch ! Essaie donc. En la mélangeant, la bière est devenue toute rouge et elle a maintenant un goût sucré et moins amer. Fais-moi confiance ». Hugo parla et parla, comme un vrai commerçant. Alva porta la chope à sa bouche après avoir secoué la tête d'un air incrédule et l'avoir regardé d'un air amusé. « Bon, d'accord ». Elle goûta et fit claquer sa langue sur son palais. Hugo était bien réveillé et étrangement excité. Il passa nerveusement d'une jambe à l'autre. « Ça a un goût bizarre, un peu comme la bière, beaucoup plus doux... ». Elle ruminait : « ...mais aussi fruité, plutôt agréable ». Elle prit une autre gorgée et l'apprécia de plus en plus à chaque nouvelle gorgée. « Comment allez-vous appeler cette variété ? » Cette fois, elle a bu correctement et Hugo s'est détendu. « Je ne sais pas encore ». Il était très heureux que son invention ait réussi cette fois. « Vous voulez le vendre au comptoir en haut ? » « En fait, oui ». Hugo était fier. « Je trouve ça vraiment génial ! », sourit Alva, les yeux révoltés, la bière faisant déjà son effet. « On doit emmener quelque chose à Peter pour qu'il le goûte, quand est-ce que tu vas finir ici ? » Elle regarda autour d'elle : « Tout de suite ! » Il enfonça rapidement le bol de fruits dans le ventre d'Alva et se laissa tomber sur le sol. Ce faisant, elle remarqua une profonde coupure sur son avant-bras droit. « Tu saignes ! », constate Alva, horrifiée. « Que s'est-il passé ? » Il s'arrêta un instant, regarda son bras et raconta : « Hier soir, il y a eu une bagarre dans la buvette », tout en continuant à nettoyer. « Il s'agissait de Störtebeker, qui voulait conclure un accord avec Wismar. Il y avait aussi des propriétaires de cogues de Hambourg dans la salle, ils doivent rester trois jours en rade ici devant Wismar et mettre leurs marchandises à disposition de notre ville pour les acheter, et ils préfèrent justement voir Störtebeker pendu plutôt que de le voir s'allier avec Wismar. Wismar veut offrir aux frères Vitalien une protection dans la ville et en échange, les pirates doivent venir vendre leurs marchandises ici, au marché et sur le port ». Il nettoya et nettoya encore. « Personnellement, je trouve ça vraiment bien ! » Il regarda Alva dans les yeux, qui écoutait avec attention. « Cela amènera beaucoup de commerçants dans la ville, beaucoup d'acheteurs, et les caisses de Wismar déborderont de recettes fiscales, et en plus, presque personne n'osera attaquer notre ville hanséatique, car les pirates les plus célèbres de toute la Baltique pourraient bien se trouver dans la ville, qui est si imprudent ? », demanda-t-il en riant et en se tournant vers Alva. Puis il devint pensif, « Oui, mais les Hambourgeois ou les Danois veulent empêcher cela et traquer les Likedeeler et les amener devant la justice comme tous les criminels. Ils ont également dit qu'ils cherchaient des membres de leur famille dans toutes les villes hanséatiques et qu'ils voulaient les emmener en otage ». « Mais pourquoi donc ? », demanda Alva sans comprendre. « S'ils ont des otages, il se pourrait que Störtebeker vienne à la rescousse et tombe dans un piège ». « C'est terrible ! », elle aimait bien Klaus Störtebeker et ses pirates. « Je ne veux pas que notre ville soit envahie par des hamburgers ! ». « Nan ! », s'exclama Hugo. « Il peut trop bien se cacher dans la ville

hanséatique, pense au tunnel des moines sous la ville, trop de ruelles étroites et d'alliés ! » Ses yeux brillaient d'excitation. Alva expulsa de l'air de manière audible, elle était soulagée. « Si c'est le cas, ils l'attraperont en mer ! », et le front d'Alva se plissa à nouveau d'effroi. « En tout cas, hier soir, des gobelets et des pichets ont volé dans les airs et vers moi, et pour protéger mon visage, j'ai sacrifié mon bras ». Après tout, Hugo était habitué aux blessures. A un moment donné, il a fini de nettoyer. Entre-temps, Alva avait englouti tous les fruits et les restes de confiture, et elle n'avait plus tout à fait la tête qui tourne. Il s'est lavé les mains, a retiré sa blouse mouillée et en a enfilé une nouvelle. « On peut y aller ! » Alva fit un pas et trébucha, elle avait bien sûr encore le vertige. Incertaine, elle se releva et tituba un peu en arrière. Hugo ne put s'empêcher de rire. « Viens, je te tiens, je suis curieux de voir ce que Peter va dire en te voyant comme ça ! » Il se tordit de rire. Ensemble, ils allèrent chercher une petite bouteille en céramique et y remplirent un peu de bière aux fruits. « Il peut bien goûter lui-même », puis ils montèrent le petit escalier. En sortant de la brasserie, ils remarquèrent que de nombreuses personnes se dirigeaient vers le port, il y avait quelque chose d'étrange chez eux, car les gens n'avaient rien du tout dans les mains, pas de charrettes, pas de sacs ou d'autres marchandises commerciales. Ils se dirigèrent tous vers la porte de l'eau, vers le port, et regardèrent la baie de Wismar, d'où venaient tous les navires marchands, et Alva et Hugo finirent par comprendre ce que les gens cherchaient. Dans les eaux presque sans vent, silencieuses et mystiques, trois cogues naviguaient l'une derrière l'autre. Elles entrèrent habilement dans le port de Wismar. Sur les trois bateaux, un drapeau connu de tous flottait au milieu des mâts. Le redoutable drapeau des pirates. Beaucoup de gens applaudissaient, d'autres regardaient autour d'eux avec crainte. Alva aperçut parmi eux des gens étranges, en haillons et sales, les oreilles à moitié arrachées et le visage balafré. Hugo les bouscula en murmurant : « Frères Vitaliens, partout ! » et fit un signe de tête en direction du port. Sinon, le silence était effrayant, les mouettes volaient sans bruit dans le ciel bleu sans nuages. Soudain, un coup de sifflet strident et, à la seconde près, les voiles des cogues furent hissées, fixées au mât, les ancres jetées et les trois navires attachés au quai par de gros cordages. A bord, ils se tenaient comme une chaîne humaine, des pirates serrés les uns contre les autres. Ils avaient l'air effrayant, tantôt en armure, tantôt presque nus, beaucoup portaient des armes et leur peau était couverte de cicatrices. Le premier à descendre du bateau fut une silhouette imposante. Hugo poussa à nouveau Alva : « C'est Klaus Störtebeker ! » Il était vêtu d'une robe beige avec un gilet de velours rouge vin, il portait à ses côtés sa large épée, un petit sac en cuir et un béret dans son dos. Ses longs cheveux blonds et ébouriffés flottaient sous son vieux chapeau de cuir dans le vent qui s'était soudain levé. Les chefs des autres navires furent les premiers à débarquer : Gödeke Michels et Magister Wiegbold. Lorsque Störtebeker commença à faire signe aux habitants de Wismar et à les saluer, l'ambiance se détendit et l'accueil fut chaleureux. Soudain, des musiciens jouèrent même de quelque part. Alva et Hugo se détendirent également. Alva avait du mal à se détacher de la vue du capitaine des pirates, son cœur se mettait à battre avec excitation. Hugo essaya d'attirer Alva vers la ville, mais elle voulait tellement voir Klaus Störtebeker de près. Elle rendit la tâche d'Hugo très difficile. « Viens avec moi, nous devons aller voir Peter, il nous attend sûrement déjà ! Lorsqu'ils arrivèrent au monastère franciscain, ils firent attention à ne pas tomber dans les bras des moines. De nombreux moines étaient dans le jardin, en train d'arroser ou de désherber leurs herbes médicinales et culinaires. D'autres moines marmonnaient doucement ou étaient assis sur des bancs

devant le monastère et lisaient quelque parchemin. Peter s'approcha d'eux en rayonnant de joie lorsqu'il les aperçut derrière le petit mur et eut soudain l'air moins heureux lorsqu'il regarda les moines. « Ce qu'ils font là, je l'ai déjà fait la moitié de la journée ». Devant leur regard interrogateur, il répondit : « Apprendre le latin, demain je serai examiné. Ce soir, mon père revient. J'espère que ce sera le cas. C'est à ce moment-là que je devais avoir terminé toutes mes révisions. J'ai vraiment hâte de le voir ! ». Alva sentait qu'il s'inquiétait. Son père aurait dû rentrer à Wismar la semaine dernière, mais d'habitude, il était retardé. « Où était-il en dernier ? », demanda-t-elle pour lui changer un peu les idées. Peter réfléchit : « Je ne sais pas exactement, je crois que la dernière fois, c'était à Bruges ». Le père de Peter était commerçant et voyageait souvent avec l'une ou l'autre cogue pour proposer ses marchandises. Il avait déjà visité de nombreuses villes hanséatiques. Alva prit les mains de Peter et les serra doucement. « Peut-être qu'il est déjà au port, lui aussi ».

Les chants discrets des franciscains s'arrêtèrent lorsque les églises de la ville hanséatique annoncèrent cinq heures de l'après-midi. Quand Alva voulut faire quelques pas, elle tituba. Et Peter, amusé, lui demanda : « Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es allé à la cave chez Hugo ? » Hugo rit et lui mit aussitôt la bouteille sous le nez. « Oui Peter, Hugo a essayé une nouvelle bière, tu veux la goûter ? », ricana-t-elle. Peter était un peu énervé. « Nous voulions aller dans le tunnel, si vous êtes tous les deux si confus, si vous trébuchez encore sur quelque chose... ». Il s'arrêta et chercha les mots qui convenaient. « Je dois pouvoir compter sur vous. Vous devez trouver les tonneaux et vous devez ensuite les déposer au bon endroit ». Incrédule, il se gratta la tête et commença à déambuler nerveusement. « Si nous n'y arrivons pas ce soir, nous n'aurons pas l'argent. J'ai besoin de cet argent et vous aussi, j'en suis sûr ! ». Alva jeta un coup d'œil à Hugo qui était en train de renouveler son pansement. La petite fiole avait l'air mystérieuse, trouva Alva. « Je l'ai promis aux moines franciscains, quoi qu'il arrive, nous devons aller dans les souterrains... » ! Des deux mains, il ébouriffa ses cheveux bouclés. « ...Nous sommes déjà bien trop en retard ! » Délicatement, Alva le prit par les épaules et les serra fermement pour qu'il se calme un peu dessus. « Je suis désolée », dit-elle en tirant Hugo vers elle. Celui-ci esquissa son plus beau sourire, haussa les épaules et pencha la tête. « Goûte au moins ! », dit Hugo à Peter. « C'est une toute nouvelle variété. Ton père pourrait peut-être en vendre, à Bruges ou en Inde, par exemple ». Peter grogna, mais ne put s'empêcher de sourire. Il prit la bouteille, mais réfléchit encore un instant pour savoir si c'était bien et s'il devait vraiment le faire. Déterminé, il prit une grande gorgée et fit une grimace après avoir réalisé que le goût était bien meilleur qu'il ne l'avait supposé. Il eut alors l'air d'y prendre beaucoup de plaisir. Il prit une autre gorgée, puis une autre encore. Finalement, il rendit la bouteille vide. « Ça a bon goût, pas si mauvais que ça. Peut-être que tu peux encore affiner un peu et ensuite nous ferons affaire ». Peter sourit à Hugo et lui tapota l'épaule en signe de reconnaissance, comme s'ils étaient déjà de véritables partenaires commerciaux. Alva était un peu jalouse : elle aurait aussi aimé proposer à Peter un produit fait maison, mais elle n'avait rien à négocier. « Bon, vous êtes prêts ? » demanda Peter à la ronde. J'ai apporté la flûte, faites attention », et il se mit à jouer de la flûte. Pendant les pauses de la flûte, il japonisait : « Il ne faut pas se faire prendre ». Sa mélodie se répétait. « Je vous le répète... », il flûta à nouveau, « ...nous serons méchamment punis ». Sa flûte retentit et la nausée commença à monter en Alva. « Mais oui ! » Elle mit ses deux mains sur ses oreilles. « On fait attention, ça ne sera pas si terrible ! » « Non, sérieusement ! », haleta

Peter. Il laissa finalement tomber la flûte. « J'ai entendu parler d'un garçon de ferme, 14 ans... ». Les yeux écarquillés, il a littéralement hurlé : « ...il a été exécuté ! La tête coupée ! Toute la ville regardait ! » « Pardon ? », intervint Hugo, les histoires horribles l'attiraient comme par magie. « Qu'est-ce qu'il a fait ? », voulait-il savoir. Il avait été interdit aux enfants et aux femmes de participer aux exécutions. Peter leva les yeux au ciel et leva les yeux au ciel. « Je ne sais pas exactement. Probablement qu'il a beaucoup volé ou qu'il a tué quelqu'un. Je n'en ai aucune idée. En tout cas, on lui a coupé la tête ». Alva allait de plus en plus mal, une tête de garçon coupée et ensanglantée roulait à ses pieds devant son œil mental. Hugo se frotta la nuque et Alva se raffermi également. Elle ne voulait pas être punie et encore moins pendue ou décapitée. C'était une affaire d'adultes, ce genre de choses devait plutôt rester entre adultes. « Allez, vous êtes prêts ? », demanda Peter. Alva luttait toujours contre son estomac, elle ne savait pas si elle était prête pour une aventure. Elle avait peur et attrapa la bouteille que Hugo portait toujours dans son sac autour de son ventre. Elle en prit quelques grandes gorgées. « J'y suis presque », dit Alva en buvant. Hugo l'imita. « D'accord ! », dirent-ils tous deux d'un ton décidé, comme s'ils ne faisaient qu'un. Peter les regarda tous les deux. Il était si fier de leur amitié. Il savait que quoi qu'il arrive, il pourrait toujours compter sur eux. « D'accord », leur dit-il d'un signe de tête. Il prit sa flûte et commença à jouer une mélodie. « Tu dois jouer beaucoup plus fort », dit Alva en riant. « Je ne sais pas si je peux l'entendre comme ça dans la terre ». Il joua de la flûte encore plus fort que tout à l'heure. La même mélodie. C'était une belle mélodie. Lorsqu'elle se termina, Peter rougit en remarquant le regard qu'Alva lui lançait. Les quelques moines encore occupés dans l'herbier levèrent les yeux de leurs travaux et regardèrent les enfants. « Allez, on doit partir », dit Hugo et ils marchèrent en se baissant le long du mur. Peter se faufila jusqu'à la rue adjacente menant au marché. Hugo et Alva escaladèrent habilement le mur bas et disparurent, presque invisibles, dans le couvent franciscain. Dans une niche, derrière un petit coin, se trouvait une toute petite porte en bois. Derrière, il y avait un couloir étroit, puant, humide, boueux et plein de moisissures. Elle rampait sur les murs de toutes les couleurs et textures. Alva frissonna lorsque Hugo alluma la lanterne cachée derrière la porte en bois. Tous deux disparurent, courbés, dans le couloir interminable, tandis que Peter était presque arrivé au marché. Il attendit quelques minutes, essayant d'estimer le temps qu'il leur faudrait pour arriver sous ses pieds. Hugo marchait devant et Alva derrière. Elle était dégoûtée car il y avait de la boue et de la saleté partout. Cela sentait terriblement mauvais. Hugo se souvint de ce que Maria avait dit. Ils devaient faire attention aux restes de cire sur le mur de droite. Il ruminait et commençait à transpirer, où était donc la droite ? « Toi, Alva ? » « Oui ? » Alva avait peur, elle marchait tout près derrière Hugo, presque comme si elle était son sac à dos. Soudain, tous deux entendirent une mélodie, très douce, ils l'entendirent sortir d'une flûte au-dessus de leurs têtes. Alva fut soulagée, c'était Peter. Elle ferma les yeux et oublia pendant un petit moment tout ce qui l'entourait, cette belle mélodie. On l'entendait très faiblement et tous deux devaient vraiment être silencieux pour entendre de quelle direction elle venait. Ils continuèrent à marcher lentement sur le chemin détrempe. Le son s'estompait de plus en plus. Peter ne savait évidemment pas où ils se trouvaient sous terre et il était donc difficile pour lui de les guider. Il fit de son mieux. Peter se trouvait sur le marché. Il fit alors quelques pas en direction du monastère des Frères noirs, s'arrêta à nouveau et joua à nouveau de la flûte. Il espérait ainsi qu'ils l'entendraient. Peter était très concentré. Il était tellement soucieux de marcher lentement et de jouer de la flûte à haute

voix qu'il ne remarqua même pas que le marché était presque désert. S'il s'en était soucié, il aurait remarqué que personne ne lui prêtait attention, car tous les habitants, tous les commerçants et tous les corps de métier de la ville hanséatique se tenaient devant l'hôtel de ville ou regardaient dans sa direction. Une vive agitation régnait parmi les gens. De nombreuses personnes s'étaient rassemblées et parlaient entre elles. Dans la foule, on pouvait distinguer trois personnages. Ils étaient surveillés et accompagnés par les édiles et les soldats de la ville. C'étaient trois hommes, des hommes connus de la ville, tous des pirates, méprisés et détestés par certains habitants de la ville. Certains criaient : « Vous devriez être arrêtés » ! Et d'autres s'y opposaient, les acclamaient et les saluaient chaleureusement. Mais Klaus Störtebeker et ses frères Vitalien, heureux et satisfaits, se rendirent directement à l'hôtel de ville en traversant une haie de hanséatiques. On disait qu'il devait y avoir une réunion importante - importante pour la ville de Wismar et importante pour les corsaires. Dès que la porte de l'hôtel de ville s'est refermée derrière eux, le jour du marché et sa vie ont repris comme si rien ne s'était passé auparavant. Tout le monde retourna à ses occupations. Personne ne remarqua les coupeurs de sacs à droite et à gauche. « Alva... », demanda une nouvelle fois Hugo. « Tu sais où est la droite ? » « Quoi, pourquoi ? » Alva était occupée à retrousser sa robe et ses tabliers pour ne pas se dire pleine d'eau. Elle avait les pieds dans la boue jusqu'aux chevilles. Des rats passaient à côté d'eux à la vitesse de l'éclair. « Je ne sais pas où est la droite. Je me demande où est la droite », balbutie-t-il désespérément. « Quel âge as-tu, 15 ans ou cinq ans ? » « Dis donc où est la droite, Alva ! », exigea-t-il. Elle réfléchit. « Tribord, c'est sur la droite ». Alva lutta contre sa nausée. « Je ne sais pas ce que c'est que tribord ! » Hugo avait l'air un peu en colère. « C'est où encore à droite ? » Alva tenait ses vêtements jusqu'au cou et réfléchissait. « Là ! », se réjouit-elle en montrant à Hugo sa jambe blessée. « Là où se trouve ton bandage ! » « Ah ! » Heureux, il baissa les yeux sur sa jambe. Il vit le bandage et ressentit immédiatement une douleur lancinante. « Quelle chance que je me sois blessé, sinon nous serions pitoyablement perdus ! » Alva soupira et secoua la tête. « Bien, merci ! » Il sourit et éclaira les murs avec sa lanterne. Tout doucement, Alva se glissa derrière lui. « Si tu vois des taches de cire quelque part sur le mur de droite, fais-moi signe ». Alva regarda attentivement, mais Hugo en avait déjà repéré une, une grosse tache blanche sur le mur. Il s'étonnait de ne pas l'avoir remarqué du tout à l'époque. Les taches de cire blanche, se confondaient dans le mur de briques avec la moisissure dans les niches du système de tunnels. Dans un coin, ils découvrirent les tonneaux toujours recouverts du drap autrefois blanc et désormais souillé. La mélodie de Peter était à peine audible. La flûte s'estompait de plus en plus jusqu'à ce qu'elle se taise. Un sentiment d'oppression s'empara des deux hommes. « Voilà les tonneaux ! », chuchota Hugo. Ils enlevèrent le drap et le plièrent. Hugo le glissa sous sa chemise. Il prit la lanterne dans sa bouche et fit rouler son tonneau en avant. Alva prit le deuxième tonneau et le fit rouler derrière Hugo. Elle devait faire attention à ne pas le faire rouler dans les jambes d'Hugo. Elle voulait juste sortir d'ici très vite. Elle s'arrêta à une bifurcation. Hugo fit quelques pas devant et décida de prendre le couloir de droite. « Tiens, voilà les taches, c'est par là qu'il faut passer ». Ils se glissèrent le long des couloirs. Pendant ce temps, Peter était déjà arrivé chez les dominicains du couvent noir et espérait qu'ils seraient aussi rapides. Pour l'instant, il les attendait ici et non chez Cuno, comme convenu. Hugo découvrit enfin une lumière. Il passa la lanterne à Alva pour mieux voir. Oui, il y avait bien une lumière, et tous deux roulèrent rapidement leurs tonneaux, en silence et avec précaution. Ils avaient

effectivement réussi. Plus loin, dans une niche, une lanterne brûlait devant une porte en bois. « Attends ici », dit-il à Alva en prenant les devants. Il poussa la porte en bois et reconnut dans un coin un moine vêtu de noir. Il était assis sur un banc et dormait. Se tournant vers Alva, Hugo murmura : « Il y a quelqu'un ! » Elle fit rouler ses vêtements vers le bas et regarda ses chaussures sales et puantes. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien faire de stupide ? Hugo monta les petites marches, s'approcha lentement du moine et le réveilla tout doucement. « Bonjour », dit-il. « Bonjour, nous sommes les messagers du monastère franciscain et nous apportons deux tonneaux de bière ». Le moine mit un certain temps à se réveiller. Il n'a pas eu peur du tout. Il était simplement calme et serein et a regardé Hugo, puis il a constaté : « Il était temps. J'attends ici depuis la nuit dernière ! » « Je suis désolé... », répondit Hugo. « ...Il nous est arrivé quelque chose ». Il sentit immédiatement sa blessure à la jambe et pensa à ces terribles images dans l'infirmierie qu'ils avaient dû voir hier soir. « Ce n'est pas grave », dit le moine en réalisant à quel point Hugo était mal à l'aise. « Voilà votre paiement ». Un sac tintinnabulant vola dans les airs. « Vous pouvez y déposer les tonneaux ». Sur ce, il disparut dans le monastère. Il ne restait plus qu'à poser les tonneaux, se réjouit Alva. Ce n'était pas si facile, car depuis le couloir de la cave, derrière la porte en bois, il y avait trois marches. Hugo et Alva étaient livrés à eux-mêmes. Quand Alva vit les marches, elle fut stupéfaite. « Quoi ? », cria Alva, « Nous devons aussi faire rouler les tonneaux jusqu'en haut de ces escaliers, comment ? » « Allez, viens ! », dit Hugo en riant, agitant le petit sac devant ses yeux. Ils saisirent tous les deux, chacun d'un côté, le fût de bière et voulurent le soulever pour monter la première marche. Mais au moment où ses muscles abdominaux se tendaient, Alva ne put s'empêcher de rire en voyant le regard concentré et sérieux d'Hugo. Instantanément, toute force disparut de ses bras. Cela se reproduisait sans cesse : dès qu'elle saisissait le tonneau et contractait son ventre, elle était prise d'un fou rire. Il ne fallut pas longtemps pour qu'Hugo soit contaminé. Ils ne pouvaient pas s'arrêter de rire. Chaque regard sur le visage d'Hugo, lorsqu'il mettait ses bras autour du tonneau, très concentré, pour le faire rouler dans l'escalier avec Alva, provoquait une crise de rire chez Alva. C'était tellement difficile. Plus ils riaient, plus le tonneau pesait lourd. « Hugo ! Je ne sais pas si j'y arriverai ! » Elle avait maintenant l'air désespérée. « Mais il le faut ! Viens ! ». Tous deux se placèrent derrière le tonneau, prirent une grande inspiration et le firent presque rouler jusqu'à la première marche. Alva éclata en sanglots. « Je suis désolée ! », dit-elle en riant. « C'est bon. Pousse-toi. À trois... », se prépara-t-il. « Un... », la première marche était franchie. « ...deux... », continua-t-il en gémissant. « ...et, trois ! », cria Hugo, en pouffant bruyamment alors qu'il faisait rouler le fût de bière sur la dernière marche. Alva grimpa à côté d'Hugo et lui donna une tape sur l'épaule en riant. « Tu as vraiment bien fait, super ! » Dans le monastère, elle bascula en avant sur le sol froid et se rafraîchit le visage. Elle ne pouvait s'empêcher de rire encore, elle avait mal et de toute façon, quelle était cette folle soirée ? Qu'est-ce qu'elle ferait sans ses amis ? Lorsque Hugo eut terminé le deuxième tonneau, il l'aida à se relever, mais il n'y parvint pas. Il n'avait plus aucune force dans les bras. Ils étaient comme du pudding. Tous deux se reposèrent un moment sur le banc où le moine dormait encore il y a quelques instants. Puis ils refermèrent la porte en bois derrière eux. La mission était terminée. Hugo plongea la main dans sa poche, en sortit le petit sac contenant l'argent et versa le tout dans sa main. « Trois shillings par tonneau, deux pour chacun d'entre nous ! », dit-il fièrement en donnant sa part à Alva. « Merci ! », elle donnerait l'argent à Georg plus tard. « Viens, nous devons trouver Peter ». Elle prit Hugo par la main et le tira derrière elle.

Hugo trébucha et courut après elle, ce qui paraissait plutôt amusant, car il était en train de cacher l'argent dans sa poche. Ce n'était pas si facile, car son ventre était encore plus gros à cause du drap sous sa chemise. Il avait du mal à trouver son sac. Alva avait des fourmis dans les jambes et se sentait si heureuse qu'elle devait maintenant courir. Mais sans bruit, ils se glissèrent hors du couvent.

Peter les attendait déjà au coin de la rue. La place du marché de Wismar était presque vide. Il y avait encore quelques stands de nourriture et de boissons chaudes. Le frère d'Alva se tenait près de la grande charrette de la famille de paysans. Il parlait à nouveau avec Alreich et sa femme. Une fois de plus, ils avaient l'air de se connaître. Georg tenait un pain et une boisson à la main. C'était une belle soirée. Quelques personnes étaient encore en train de marcher dans la chaleur du crépuscule. Peter se mit à courir. « Venez, allons au port voir si mon père est revenu et ensuite nous mettrons Hugo au lit ! » Il éclata de rire. Les deux autres coururent à sa suite.

Arrivés au port, ils s'assirent sur le mur du quai et laissèrent leurs jambes se balancer. Ça sentait si bon le pain frais et le poisson fumé. « J'ai faim ! », dit Alva. Après tout, elle avait de l'argent maintenant et pourrait s'acheter quelque chose. Elle regarda ses amis, qui ne trouvaient pas non plus son idée mauvaise. Ils se rendirent ensuite à un stand et achetèrent du poisson fumé et du pain frais. Hugo courut jusqu'à la brasserie de son père et prit une grande bouteille de la nouvelle bière aux fruits. C'était un repas du soir ! Alva ne put s'empêcher de penser à Helmke. Était-elle bien arrivée ? Peut-être qu'Helmke vivrait aussi une belle soirée comme celle-ci, avec un coucher de soleil, du poisson fumé et avec son bon ami Albert. Certainement, pensa-t-elle, et elle était satisfaite. Peter était assis tout près d'elle et cela la réjouissait. Elle sentait sa chaleur et l'odeur de ses vêtements fraîchement lavés. Il n'était pas sale et crasseux, comme Hugo et elle qui avaient rampé dans le tunnel et enjambé des rats. Peter sentait le savon et le tabac et elle se demandait combien de chance et de courage il faudrait pour épouser Peter un jour. Soudain, Hugo se leva et prit congé. Il dit joyeusement à Alva : « Cette fois, je vais plus vite que mon père, aujourd'hui tu ne seras pas mouillée ». Alva se réjouit et Peter et elle-même prirent également le chemin de la maison. Après avoir raccompagné Alva chez elle, Peter entra dans le grand comptoir commercial de ses parents, qui sentait bon son plat préféré. Des pommes de terre avec de la viande et de la sauce aux raisins. Son père était enfin de retour, sain et sauf. Sur le chemin du retour, ils s'étaient échoués près des îles hollandaises et son bateau avait pris l'eau. Comme la réparation aurait pris trop de temps, il avait vendu son bateau en panne aux Frisons et s'était procuré des charretiers fiables pour revendre ses marchandises et en acheter de nouvelles. Entre-temps, lui et ses hommes avaient même engagé deux soldats pour éviter d'être attaqués. Ce soir-là, ses parents annoncèrent que Peter accompagnerait son père lors de son prochain voyage, qu'il était prêt pour la prochaine étape de sa vie, qu'il allait vivre la gloire de la Hanse tant qu'elle existerait encore, et qu'ils étaient très fiers de lui. Peter se tenait dans la cave, dans sa grande maison, parmi d'énormes quantités de marchandises et de produits commerciaux, parmi la laine, les tissus fins, les épices nobles et les tonneaux remplis de

secrets. Maintenant, il était adulte. Il allait voir le vaste monde, rencontrer des étrangers et vivre des aventures sur terre et en mer. Il pensa à Alva, au courage dont elle avait fait preuve aujourd'hui dans le labyrinthe, à sa fierté et à sa saleté ensuite, et à quel point elle allait lui manquer. Peter s'approcha tout près du mur de briques de la cave et écouta. Peut-être entendrait-il des moines faire rouler des tonneaux.

Chapitre 5

Alva dormait dans son lit, enveloppée de couvertures chaudes. Elle rêvait de corsaires et d'ours polaires, de bateaux pris dans des tempêtes, elle rêvait de choses folles et fut soudain réveillée. Elle pensa d'abord que dans son rêve, il s'agissait de voix provenant de la cogue, avec ses voiles rayées blanches et rouges, sur laquelle elle naviguait sur les mers en tant que capitaine. Mais les bruits venaient de la cuisine. Elle entendit son frère Georg, il avait l'air très inquiet. Il parlait à Maria et Alva comprit tout juste : « ...ça aussi. Je viens juste de... ». Il s'arrêta brusquement et n'exprima pas ses pensées. Maria dit quelque chose comme « ...elle comprendra. Ne t'inquiète pas. C'était important. Nous avons besoin de l'argent » ! Et puis, il y avait une autre voix qui parlait à Maria. Une voix de femme, délicate et douce. Alva ne la reconnut pas. La voix féminine parlait à Maria de manière frénétique et excitée. Elle ne comprenait pas un seul mot, juste que Maria et Georg devaient partir, très vite, et Alva pensait encore que cela avait un rapport avec l'infirmerie. Elle se retourna, se blottit dans ses couvertures et les remonta de manière à ne plus rien entendre, puis se rendormit immédiatement. Le lendemain matin, elle ne s'est pas réveillée sur la caisse. Elle était couchée dans son lit et à côté d'elle se trouvait Georg, il avait l'air terrible. Il avait des cernes gonflés, ses cheveux étaient ébouriffés et il puait. Il était en sueur, et il était allongé dans le lit avec ses affaires, sans couverture, car c'était Alva qui l'avait. Elle se redressa et tenta de sortir du lit par-dessus Georg. Ce faisant, elle le pressa sur le ventre et les jambes. Georg se réveilla et Alva lui dit de se rendormir. Elle irait au marché. Elle le couvrit délicatement, mais Georg s'assit, il était bien réveillé. « Tout va bien », dit-elle en souriant. « Tu peux te rendormir ». « Où est donc Maria ? » demanda Georg d'une voix rauque. Georg était bien réveillé. Il avait l'air très inquiet. Alva eut instantanément la chair de poule. « Qu'est-ce qui se passe ? », demanda-t-elle en se changeant. « Il s'est passé quelque chose ? ». Georg la regarda avec de grands yeux et déglutit. On entendit quelqu'un s'acharner sur la porte. Maria entra. Elle les vit tous les deux au lit, l'un totalement impuissant et l'autre totalement inconscient. Maria aussi avait de gros cernes sous les yeux, elle avait l'air très fatiguée. « Bonjour Alva, tu es déjà réveillée ». Maria parlait d'une manière tout à fait charmante, d'habitude elle était toujours si sévère et réservée avec Alva. Maria et Georg se regardèrent. Georg entreprit lentement de se lever. Alva ne comprenait plus rien. Sa bouche devenait toute sèche, il se passait quelque chose. Maria s'assit et dit doucement à Alva : « Viens ici, assieds-toi avec moi ». Alva s'assit et Maria la prit aussitôt par les deux mains. Georg les rejoignit, s'assit également et posa ses grandes mains sur celles des femmes. « Nous avons quelque chose à te dire... », dit Georg. Il baissa les yeux sur la table et déglutit. « Dans la nuit... ». Il chercha les mots appropriés et frotta ensuite ses mains contre ses cuisses. « Hier soir, il s'est passé quelque chose ». Les mains de Maria étaient toutes chaudes. Alva essaya de se concentrer sur la chaleur. Cela lui faisait tellement de bien. « Quoi donc ? Qu'est-ce qui s'est passé ? ». Alva chercha le contact visuel et soudain ses yeux se remplirent de

larmes alors qu'elle ne savait même pas ce qui se passait. « Helmke... », dit Georg. « Elle est morte ». Georg s'arrêta, la voix lui manquait. Lui aussi avait connu Helmke toute sa vie. Il ne pouvait pas continuer à parler et Maria prit le relais. « Helmke est décédée hier soir. Elle s'est endormie paisiblement, en regardant Alva. C'est arrivé très vite. Une amie est venue me chercher parce qu'elle pensait que nous pouvions encore l'aider, mais quand je suis arrivée, elle dormait paisiblement. Elle avait un sourire enchanteur sur la bouche et elle était allongée dans son lit, couverte et blottie ». Soudain, Georg s'est effondré, il pleurait amèrement. Son corps se secoua. L'inconcevable tristesse de son frère ébranla Alva. Elle se sentait complètement dépassée. Helmke était mort ? Ce n'était pas possible. Elle perdait à nouveau un être cher. Elle ne savait pas comment supporter la douleur ni où trouver la force de reconforter son frère. Elle sentait qu'elle se crispait intérieurement. Maria était assise à la table, immobile. Elle fixait la table et ne disait plus rien. Alva ne devait jamais connaître la véritable histoire. Les souvenirs de cette nuit étaient trop horribles. Maria frissonna en y pensant. Helmke était rentrée tard le soir de chez Albert, ils avaient passé une bonne soirée, avaient mangé et bu. Elle s'était un peu remise de sa fatigue et avait eu assez de force pour rentrer chez elle. Mais elle s'était effondrée sur le chemin et s'était cognée la tête contre une pierre. Elle n'était pas morte, mais la plaie avait saigné. Helmke avait dû être étourdie, car elle ne s'était pas relevée. Une amie l'avait trouvée, mais n'avait pas pu l'aider à se remettre sur pied. Elle avait donc couru chercher de l'aide auprès de Maria. Lorsqu'elles arrivèrent toutes les trois chez Helmke, elles découvrirent une image horrible : Helmke était mort. Mais ce n'est pas tout : des chiens sauvages étaient en train de s'acharner sur le corps sans vie et l'ont emporté lorsque les trois se sont approchés. Il ne restait que les vêtements déchirés et ensanglantés de Helmke. Maria respirait difficilement. Jamais elle ne pourrait raconter cela à Alva. Georg se leva, s'essuya le visage des deux mains et rejoignit Alva autour de la table. Il la serra très fort dans ses bras. « J'ai encore une mauvaise nouvelle pour toi ». Les larmes d'Alva roulèrent, elle le regarda. « Je suis vraiment désolé... », commença-t-il. Alva se mordit la lèvre supérieure. Il continua à murmurer : « Hier, j'ai vendu notre voilier ». « Tu as fait quoi ?! », c'en était trop pour Alva, c'est tout ce qu'une personne à moitié adulte pouvait supporter. Elle se leva, s'agrippa au plateau de la table et cria. « Mais qu'est-ce que c'est que cette journée ? Pourquoi vendu ? ». « Nous avons besoin d'argent. Nous devons payer le loyer. Nous avons besoin de nouveaux vêtements. Je ne gagne pas assez et Maria ne reçoit généralement pas d'argent non plus. Elle ne reçoit que de la nourriture. J'ai aussi gardé un petit peu pour toi. Tu l'auras si tu ..., je ... » Il balbutia : « ...je t'expliquerai plus tard ». Alva s'assit à nouveau. Elle ne pouvait plus rien dire. Elle pleurait et était en colère. Son voilier ! Comment pourrait-elle être heureuse maintenant, alors qu'elle ne pouvait même plus naviguer. Maria tenta de la consoler : « Nous t'avons apporté la charrette de Helmke. Cela te fera peut-être du bien de passer une journée tout à fait normale au marché ». « Une journée tout à fait normale ? », pensa Alva, « ce sera le pire jour de ma vie ». Tout avait disparu ! Elle aurait voulu crier. « Je n'ai pas besoin de nouveaux vêtements. J'aime bien ceux-là, j'ai ceux-là, ... c'est maman qui me les a cousus » ! « Je sais... », dit Georg, « ...c'était aussi prévu pour l'hiver, alors nous aurons tous besoin de nouveaux vêtements ». Il soupira : « Nous t'avons apporté la charrette, elle est chargée de marchandises pour le jour du marché. Helmke l'aurait voulu ainsi pour toi ». Au mot Helmke, ses yeux se remplirent à nouveau de larmes. « Nous avons aussi pris vos poules. Elles sont en bas dans la cour et peuvent rester ici pour le moment. Gustje a

donné son accord. Tu peux donc prendre cinq œufs chaque matin si tu le souhaites ». Maria continua à parler : « La charrette est dans la cour. S'il te plaît, va au marché, s'il te plaît, ouvre le stand comme tu le fais toujours. C'est important pour toi ». Ce faisant, Maria la regarda profondément dans les yeux. Alva, elle, ne comprenait pas pourquoi c'était important. Tout cela n'avait plus d'importance. Elle n'avait pas besoin de ce jour de marché. « Fais-le, c'est tout. S'il te plaît », répéta Maria. « Ça te fera du bien. Tu dois bouger, ne reste pas assise ici. Sinon, tu ne pourras peut-être plus jamais te lever et ta vie restera telle qu'elle est en ce moment ». Alva pleurait, elle pensait aux paroles de Helmke sur les cinq nouvelles portes lorsqu'une porte se ferme. Elle dit en pleurant : « Je ne sais pas si je vais y arriver ». Georg la prit par les deux épaules. « Nous y arriverons. Nous y arriverons ensemble, chacun reprendra là où il s'est arrêté hier ». Maria prit la parole : « Ce soir, le monde est déjà différent. Je vais prendre congé ce soir. Peut-être pourrions-nous passer une soirée ensemble ». Alva inspira et pensa à Helmke, elle était heureuse qu'elle se soit endormie comme ça, comme elle l'avait toujours souhaité. Maintenant, elle était au ciel et peut-être qu'elle était en train de la regarder de haut et qu'elle serait heureuse si Alva allait au marché pour vendre ses pommes. « Et qu'est-ce que je fais de l'argent ? », sanglota Alva. Elle regarda Maria à travers ses larmes. « Tu le gardes, c'est pour toi ». Maria et Georg se regardèrent.

Georg s'approcha de Maria et la serra lui aussi très fort. Tous deux regardèrent Alva. Maria lui fit un signe de tête et Alva comprit. Alva se leva et, sans se retourner ni dire un mot de plus, se dirigea vers la porte, descendit les escaliers, laissa les poules dans la cour, répandit des graines sur le sol et, perdue dans ses pensées, ouvrit la petite porte de la porcherie. Elle avait de grosses larmes dans les yeux et ne remarqua donc pas que la porte ne s'enclenchait pas correctement, mais qu'elle pivotait aussitôt sur ses gonds. Dans la cour se trouvait la charrette remplie de marchandises de Helmke. Lorsqu'elle vit la charrette, elle vit encore Helmke assis dessus, petit et heureux. Maintenant qu'Helmke était mort, elle n'avait plus besoin de faire d'efforts ni de supporter la douleur. Elle saisit le chariot et se dirigea vers le marché sans saluer Gustav et Gustje. Le chariot était incroyablement lourd, bien plus que d'habitude. D'une manière ou d'une autre, Alva y parvint. Comme sa maison ne se trouvait pas à proximité de la rue Lübsche, elle prit un autre chemin pour se rendre au marché. C'est ainsi que le petit garçon, avec son petit panier rempli d'agrafes en bois, passa sa journée sans se douter de rien et en attendant au bord de la route.

Arrivée au marché, elle s'installa. Elle n'avait pas de regard, pour personne. Elle ne voyait pas les citoyens, ni Martha, ni Alreich. Elle ne regardait que vers le bas, vers la route en bois. Les enfants s'approchèrent d'elle, Anselm et Bruno mirent la main à la pâte, ils prirent les paniers de pommes et les installèrent, comme Helmke et Alva l'avaient toujours fait ensemble. Ils posèrent les marchandises sur la table et Bruno demanda : « Est-ce que Helmke arrive tout de suite ? ». Alva était raide comme un piquet, elle ne pouvait pas bouger, les larmes lui vinrent immédiatement. Elle ne pouvait pas en parler. Alreich s'approcha et prit les enfants dans ses bras. Il savait bien sûr que si Alva venait seule en pleurant, il n'y avait qu'une seule explication. Après ses enfants, il prit Alva dans ses bras. Il l'a serrée longtemps et très fort, puis il a construit le reste autour d'elle. Il plaça la caisse à l'envers au centre, posa les couvertures dessus et poussa doucement Alva vers le bas pour qu'elle s'assoie. Alva se laissa faire, entre-temps elle avait cessé de pleurer et se contentait de regarder devant elle. Elle avait l'impression d'être sous une cloche, le monde

entier s'arrêtait. Son voilier avait disparu, Helmke était mort et maintenant elle était assise là, ne sachant pas ce qu'elle allait faire. Elle était comme paralysée, tout s'arrêtait pour elle. Tout se passait comme au ralenti. Elle ne se rendait pas compte de la vie qui s'agitait autour d'elle, bruyante, colorée et exubérante. A sa droite et à sa gauche, les marchands criaient. Les enfants riaient, la musique jouait devant l'hôtel de ville. Et à l'hôtel de ville, les négociations se poursuivaient. Störtebeker était toujours en ville. Mais elle ne se rendait pas compte de toute cette agitation. Au stand à côté d'elle, des assiettes tombaient par terre en claquant, c'était bruyant, mais Alva était assise là et ne remarquait presque rien. Une femme voulut lui acheter des pommes, mais comme Alva ne réagissait pas, elle lui jeta son shilling sur les genoux.

Une autre femme continua à marcher sans rien acheter. Certains clients se contentaient de prendre ce dont ils avaient besoin et mettaient à la place des œufs et du fromage dans le panier. Martha observa tout cela. Elle se leva de son stand et dit à Bruno : « Tu peux aller chercher du bois pour moi et la petite lanterne, la lampe à huile ».

Ensuite, elle se rendit auprès d'Alva. Elle s'assit à côté d'elle, sur les genoux. Elle avait apporté le petit foyer. Avec le bois de Bruno, elle alluma un feu et installa sa grappe en fonte. Elle remplit le chaudron d'eau, puis commença à couper les vieilles pommes.

Martha éplucha toutes les mauvaises parties et coupa le reste en gros morceaux qu'elle mit dans l'eau bouillante. Bruno vint encore une fois, cette fois avec son petit frère Anselm, qui s'accrochait à Bruno et regardait Alva d'un air très triste.

« Maman, il te faut encore quelque chose ? Papa demande », demanda-t-il à voix basse. La mère demanda encore un peu de sirop sucré. « Et apportez encore un pichet d'eau, s'il vous plaît ! ». Bruno et Anselm apportèrent tout ce dont elle avait besoin, tandis qu'Alreich s'affairait à vendre les marchandises à son véritable stand de marché.

Entre-temps, le jour du marché s'était transformé en une grande fête populaire. Il y avait beaucoup plus de monde que d'habitude. La musique bruyante et les sociétés joyeuses caractérisaient désormais l'activité du marché. Alva l'observait avec les garçons, mais sans quitter le Grape des yeux. Entre-temps, le mélange de pommes et d'eau s'était transformé en purée et les premiers acheteurs s'étaient arrêtés. « Qu'est-ce que vous cuisinez ? », demanda l'une d'elles. « Mais ça sent bon ! », répondit un autre. « C'est de la purée de pommes, vous voulez goûter ? » « Oh oui, j'aimerais beaucoup ». Plusieurs personnes se rassemblèrent autour du stand. « Moi aussi, j'aimerais bien goûter ! », dit le potier en lui donnant une petite assiette. Martha y remplit de la compote de pommes et la lui rendit. Le potier goûta et esquissa un sourire chaleureux. Mais Alva était assise à côté sans participer et ne remarqua même pas l'agitation autour du stand. Martha vendait maintenant la compote de pommes. Bruno apporta encore du bois, aida à couper les pommes et les deux paniers furent bientôt vides. Alva ne reconnut même pas Peter, qui voulait lui donner de ses nouvelles et avait donc fait un petit détour par le marché. Cette fois, il avait des peaux sous le bras, qu'il devait livrer. Alreich avait remarqué le regard inquiet de Peter sur Alva, tristement assise, et l'appela. Il lui raconta ce qu'il soupçonnait. Peter comprit, hocha la tête en guise d'adieu et continua son chemin. En fait, Peter avait voulu lui parler de la soirée avec son père et de l'aventure qui l'attendait. Mais maintenant, il n'avait pas le cœur à l'aborder. Alva bougea, elle ne pouvait plus rester assise. Malgré toutes les couvertures, ses fesses lui faisaient mal à cause de la dureté de la caisse. Elle avait faim et se sentait épuisée. Martha lui tendit de la compote de pommes et s'assit sur la caisse près de la jeune fille. Elle la serra chaleureusement dans ses bras et lui dit : «

Nous sommes toujours là pour toi si tu as besoin de nous ». Ces mots et cette étreinte lui firent du bien et Alva se sentit moins seule.

Martha était gentille et sentait bon. Martha était douce. Martha ressemblait à sa mère et elle avait l'impression que sa mère était revenue dans Martha pour la reconforter. Alva attira Martha tout contre elle et la serra aussi fort qu'elle le pouvait. Martha se laissa faire. Et Alva pensa qu'elle ne la lâcherait plus jamais. Plus jamais elle ne laisserait partir la famille de paysans. Martha caressa la tête d'Alva et lui dit : « Tout ira bien. Un jour, tu comprendras que tout ce qui arrive a un sens. Tout a une raison, il faut de la patience. On ne se rend compte de beaucoup de choses que lorsqu'on est adulte, et de certaines choses que lorsqu'on est vieux, aussi vieux qu'Helmke. Elle a eu une belle vie. Elle t'a eu, Alva ». Alva hocha la tête et dit : « Maria a dit qu'elle s'était endormie paisiblement avec un sourire ». « Eh bien, tu vois », dit Martha. « Alors tout est juste.

Alors, c'est comme ça que ça devrait être. Elle serait si fière de toi, si elle te voyait maintenant, que tu continuerais courageusement à tenir son stand ». « Oui ». En fait, Alva était fière. Maintenant, elle se sentait bien, comme une adulte. Maintenant, elle devait être adulte et elle était fière d'elle. « Georg m'a dit que je devais amener la voiture chez Monsieur Müller, dans la Böttcherstraße. Cela signifie que je ne serai plus là demain ». Martha hocha la tête, pensive mais avec un sourire. « Mais tu peux m'aider ici... », elle montra son stand, »...et Alreich et les enfants sont aussi contents quand tu es là. Ils n'ont pas encore de sœur !

Ce faisant, Martha lui caressa le ventre et c'est alors seulement qu'Alva remarqua que son ventre était gros et qu'elle attendait un bébé. Alva sourit. « Je suis contente pour vous », dit-elle en serrant encore une fois Martha très fort dans ses bras. « Fais attention, je vais aller à ma voiture et remplacer Alreich pour qu'il ait une pause. Tu remues la compote de pommes et quand il n'y en a plus, tu laisses simplement le feu s'éteindre. Mais s'il te plaît, baisse le chaudron avant. Pour l'instant, tu dois juste bien mélanger pour que ça ne brûle pas ! ». Elle se leva et traversa l'étroit couloir jusqu'à son chariot. Les gens venaient acheter de la compote de pommes, de la confiture, des citrouilles et des bouquets de fleurs séchées. Le feu était en train de brûler. Il restait encore un peu de compote de pommes dedans et Alva s'en régala. Elle avait un goût si délicieusement sucré et fruité qu'elle n'avait jamais rien mangé de tel auparavant. Elle se réjouissait que cette journée se termine bien. Peter n'est malheureusement pas passé. Il était effrayé et avait du mal à gérer la tristesse d'Alva. De nombreuses personnes s'étaient à nouveau rassemblées devant la mairie. Ils ne pouvaient qu'espérer qu'un pacte avec les Likedeelers leur serait plus profitable que néfaste. Il est probable que les nombreux pirates quitteraient maintenant Wismar. Personne ne voulait se priver de cela.

Alva rassembla ses affaires. Elle vit aussi que la famille de paysans partait. Ils faisaient plus de bagages que les soirs précédents. Ils allaient probablement rentrer à leur ferme. « Heureusement », pensa Alva, »qu'ils quittent le marché en même temps que moi. Sinon, je ne pourrais pas survivre à la journée de demain ». Elle était contente de pouvoir se débarrasser de la charrette. Tout lui rappellerait Helmke. Elle allait devoir trouver un nouveau travail. Peut-être pourrait-elle aider Peter à décharger les marchandises. Il pourrait alors apprendre plus de latin et son père serait content. Elle en discuterait ce soir avec Peter. Elle eut fini de charger sa charrette, jeta un dernier coup d'œil pour s'assurer qu'elle n'avait rien oublié et se dirigea vers les paysans. « Je voulais vous dire au revoir et vous remercier de m'avoir aidée ! » Les garçons l'embrassèrent. « A bientôt ! » dirent-ils

en continuant à jouer.

Martha et Alreich se prirent la main et adressèrent un sourire à Alva. Alreich caressa le ventre de sa femme. « C'est drôle », s'étonna Alva, "je n'avais pas du tout remarqué la grossesse jusqu'à tout à l'heure". Ils avaient l'air heureux. Ils formaient une belle famille. « Au revoir. À bientôt ! » « A bientôt », dirent-ils tous les deux en souriant. Alva trouva cela un peu étrange. Elle pensait que les adieux auraient été plus émouvants. En partant, elle se retourna encore une fois, les deux étaient toujours là à lui faire signe, ils souriaient jusqu'aux oreilles. Lorsqu'elle passa devant l'hôtel de ville de Wismar avec sa charrette vide, il y avait toujours un grand tumulte. Elle ne vit que des soldats et des gardes. Malheureusement, pas de Klaus Störtebeker.

Les pirates étaient peut-être encore dans le bâtiment. Heureusement, tout semblait se dérouler de manière pacifique, car elle ne les entendait pas non plus se battre ou crier depuis l'intérieur. Ils allaient probablement s'entendre cette fois-ci, les riches conseillers et les pirates notoires. Alva conduisit la voiture chez Franz, dans la Böttcherstraße. Ensuite, elle allait passer chez Hugo pour éventuellement le réveiller. Peter la rejoindrait plus tard. Elle se dirigea lentement vers le port, passant devant de hautes maisons à pignons étroitement alignées et richement décorées.

Par chance, Hugo était déjà réveillé. Il était assis avec son père Hans sur les marches devant la brasserie de ce dernier. Plusieurs de ses frères et sœurs jouaient à s'attraper devant. Alva n'était pas sûre d'avoir envie de rencontrer Hans. Puis elle se dit que cette journée ne pouvait pas être pire, se ressaisit et alla les voir. « Alors, poupée pirate ! » Hans lui sourit. « Salut Alva, content de te voir ». Hugo se leva et disparut dans la brasserie.

Hans était toujours assis sur les marches. A hauteur des yeux, ils se lançaient des regards. Les yeux de Hans se plissèrent en fente, il souriait de plus en plus, jusqu'à ce qu'il finisse par hocher la tête en signe d'approbation. « Ton père doit être fier de toi, poupée pirate ». Alva n'arrivait plus à respirer, elle se crispait intérieurement, une colère immense montait en elle. Elle voulait juste le gifler. Elle devait le faire, tout simplement. Elle avait une telle rage : tous ces chiffons puants, ce sourire méchant, le nom et maintenant aussi l'allusion à son père. C'était trop ! Pourquoi tout cela, pourquoi était-il ainsi avec elle ? Son poing se serra, elle prit une grande inspiration et... voilà Hugo qui arrivait avec du pain et un torchon rempli dans les bras et trois chopes de bière à la main. « Tu viens ? », cria-t-il en passant dans le dos d'Alva. Alva fit demi-tour sur le champ et se précipita à sa suite par la porte de la ville, vers le port.

Peter l'attendait déjà à sa place habituelle. Il avait l'air nerveux. En arrière-plan, on voyait les cogues des pirates. Elles étaient chargées d'armes, de canons et de provisions. Les amis s'assirent. Alva, comme toujours, au milieu et Hugo distribuait la nourriture qu'il avait apportée. Ils mangèrent et burent en silence. Ils regardaient la lumière du soleil couchant baigner le port d'une chaude couleur orange et il semblait que la journée perdait toute agitation et toute lourdeur, qu'il n'y avait plus que des plumes légères dans les caisses et les ballots. Les travailleurs ralentissaient, devenaient plus silencieux et plus joyeux. Une légère brise frisait la mer Baltique et, pour la première fois depuis longtemps, des nuages s'accumulaient à l'horizon. « Helmke est mort », dit Alva dans le silence. Les deux garçons s'arrêtèrent dans leur mouvement. De nouveau le silence. « Alors, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? », voulut savoir Hugo. Tous deux passèrent chacun un bras autour d'elle. Alva savoura l'instant.

Je vais choisir une nouvelle porte, une des cinq ». Incompréhensif, Hugo la regarda de côté. « Hein ? », puis il mordit dans son fromage et continua à observer l'animation du port. Un petit chat noir s'approcha tranquillement d'Hugo. « Alva... », dit Peter. « ...J'ai aussi quelque chose à vous dire. Mon père est rentré hier soir et a raconté de nombreuses aventures. Il a parlé de routes commerciales et de contacts. Il aimerait que je devienne moi aussi un jour commerçant comme lui ». Il parlait maladroitement, avec peur et de manière saccadée. « C'est pourquoi je devrais aussi apprendre le latin, la navigation et la géographie, le calcul et l'écriture. Il veut que je l'accompagne lors de son prochain voyage... ». Alva retint son souffle. Encore une nouvelle de ce genre ! Quand est-ce que cela s'arrêterait avec ces terribles nouvelles ? « Tu pars sur un bateau, tu quittes Wismar ? » Elle était si jalouse : il ferait de la voile. Elle était triste : il ne serait plus avec elle. Une mouette croassait au-dessus de leurs têtes. Personne ne disait rien. Personne n'osait avaler ou même respirer. Le petit chat se faufilait avec délectation le long de toutes les jambes, un aller-retour. L'ambiance était tendue jusqu'à ce qu'Alva annonce : « Je suis contente pour toi ! » Hugo expulsa bruyamment et avec soulagement l'air qu'il avait retenu et mordit de bon cœur dans son pain. « Quoi ? », demanda Peter. « Tu n'es pas du tout rebelle ou triste ou tu ne me frappes pas... ? Si, en fait, j'aimerais bien ! » Elle lui sourit, plongea ses yeux magnifiques dans les siens et s'ennuya déjà de lui. « Je te le souhaite de tout mon cœur. Va faire ton voyage, mais tu dois me promettre de revenir. Et tu dois me promettre que tu ne joueras pas au héros ! Tu dois revenir à Wismar en bonne santé. Si des pirates viennent, alors cache-toi » ! Elle but une gorgée de sa chope de bière. « Il faut absolument que tu reviennes à Wismar. Je t'attendrai ici ! » « Vraiment ? », Peter plongea son regard plein d'espoir dans le sien. Tout près, leurs nez se touchaient. Elle sentait presque la douceur de sa peau, la douceur de son souffle. Il n'arrêtait pas de la regarder. Elle en profitait. Ce n'était qu'un bref instant, mais elle savait maintenant que Peter et elle étaient faits l'un pour l'autre. Alva était heureuse, plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été de toute sa vie.

Peter se tourna vers Hugo qui mâchait : « Alors, comment s'est passée ta journée ? As-tu inventé une nouvelle sorte de bière ? » « Oui, j'ai essayé quelque chose de nouveau aujourd'hui. Du poisson fumé ». Alva se mit à pouffer. « Beurk ! », rit Peter, presque en criant. « Tu n'es pas sérieux, ça ne peut pas avoir de goût ». « Non, ça non plus, ça n'a pas de goût ». Hugo secoua la tête. « Elle devait avoir un goût de port et de mer, je voulais créer une bière hanséatique. Finalement, j'ai tout jeté ». « Les fruits... », dit Peter, « c'était une très bonne idée. Goûte donc aussi d'autres fruits ». « Oui, ou peut-être même des épices », suggéra Alva. « On trouve parfois de la cannelle au marché ». « Oui, c'est ça ! », confirma Peter. Il sortit un petit sac et le donna à Hugo. Peter dit : « Il y a différentes épices dedans. Regarde ! ». Il sortit un petit papier et le déroula. A l'intérieur se trouvait une poudre. « Laisse-moi sentir ! », répliqua Alva. « Qu'est-ce que c'est ? » Peter répondit : « C'est du curry ». Alva passa le papier à Hugo, qui fut très étonné par l'odeur agréable. Peter plia le papier, le mit de côté et en sortit un autre. Il contenait une poudre rouge, les deux reniflèrent. « Et qu'est-ce que c'est ? » demanda Hugo. « C'est ... ». Pierre le renifla encore une fois. « ... c'est du paprika ! » « Pourquoi as-tu tout ça dans ton petit sac ? » demanda Alva. « Mon père veut que je l'apprenne. Il veut que je le reconnaisse plus tard, quand nous serons en voyage ». Hugo hocha la tête en signe d'approbation. Peter déballa le papier suivant et cela continua ainsi pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'ils aient fait le tour de toutes les épices. C'était merveilleux, tout le monde avait

l'impression d'être dans une autre ville et Hugo essayait de se souvenir de tout. « Tu peux me rapporter quelque chose de tes voyages, je ferai de la très bonne bière. C'est promis ! Tu pourrais peut-être aussi me rapporter de nouvelles variétés de houblon ? », dit Hugo à Peter. Peter se mit à rire. « Bien sûr que je le ferai. Je t'apporterai tout ce que tu veux. Si tu fais de la bonne bière, je vendrai ensuite ta bière dans le monde entier ! » « Génial ! ». Hugo se réjouit. « Ce plan est génial. Je vais le faire ! ». Ils s'assirent sur les caisses et regardèrent l'animation du port, profitant de la fin de l'été, du soleil chaud sur leurs visages, qui était en train de se coucher lentement. Ils écoutaient le chant des mouettes au-dessus de leurs têtes et regardaient les chatons éparpillés partout sur le port. C'était un moment agréable, pensa Alva. La journée avait commencé de manière terrible, mais sa fin était si merveilleuse. Elle réfléchit. Il ne manque qu'une chose... et elle tordit immédiatement le nez en pensant au chiffon puant et poisseux du père d'Hugo qui, comme tous les soirs, rencontrerait probablement l'un d'entre eux. Mais cette fois, elle ne serait pas la victime. Cette fois, elle ne pourrait pas supporter sur sa tête ce chiffon puant, collé de miettes et de cheveux. Tout en elle commençait à se tendre, comme à l'affût, elle attendait secrètement ce qui devait arriver.

Elle se crispait. Alva était déjà si tendue que cela lui faisait mal. Puis enfin, elle sentit un courant d'air, sentit que quelqu'un se tenait derrière elle, se leva d'un bond, se retourna et cria : « Non ! ... Pas aujourd'hui ! », et a frappé un ventre de toutes ses forces. Elle ne voyait pas qui se tenait devant elle, elle était tout à fait sûre que c'était Hans, comme toujours. Alva sentit qu'il y avait quelqu'un devant elle, mais la poitrine n'était pas aussi douce qu'elle l'avait espéré, pas aussi douce que celle d'un homme gros et en surpoids. Instantanément, le temps s'est arrêté, tous les bruits autour d'elle se sont tus. Les poils de sa nuque se hérissèrent et une sensation désagréable s'insinua en elle. Elle frissonna en réalisant que son poing ne disparaissait pas dans les entrailles de Hans, mais qu'il rebondissait littéralement à la place. Elle entendit un léger gémissement étouffé. Alva osa à peine lever les yeux. L'homme qui se tenait devant elle était au moins aussi grand que le père d'Hugo, mais beaucoup plus stable.

Et il n'y avait pas de chiffon humide dans ses mains. Il avait une main posée sur le bout de son épée, qu'il portait à la ceinture. L'autre était serrée dans le poing. Alva restait figée, n'osant pas bouger. D'une certaine manière, elle espérait que tout cela n'était qu'un rêve ou qu'elle était invisible. Elle voulait se volatiliser sur place. Sous ses manches retroussées, des bras très musclés apparaissaient, bronzés et couverts de fines cicatrices. Alva garda la tête baissée, figée, le poing dans le ventre d'un homme inconnu. Elle vit son poing se détendre et se déplacer très lentement vers le sien, crispé et enfoncé dans son ventre. Délicatement, la grande main forte et bronzée se posa sur sa petite main de pierre. Alva eut honte. Elle devint gênée. Les yeux plissés, elle prit son courage à deux mains. Puis elle releva lentement la tête, suffisamment pour voir que l'homme devant elle n'était pas Hans ! Il était là, avec son épée et ses bottes noires et usées, vêtu d'une chemise jaune, d'une robe beige et d'un gilet rouge ! Oh non, pensa Alva, son regard s'éleva encore et encore jusqu'à ce qu'elle reconnaisse le visage. Elle regarda un visage très amical et souriant. Au moment où leurs regards se croisèrent, pupille dans la pupille, Alva reçut un choc, comme un coup de foudre. Tout tressaillit dans son corps : de la pointe de son pied jusqu'au dernier nerf de son cerveau. Elle était sous le choc et avait l'impression d'être sur le point de s'évanouir. Est-ce que c'était possible ? Oui ! Elle en était sûre ! Maintenant, elle le savait : c'était la vérité nue. Elle a regardé dans les yeux de son père !

Elle a plongé son regard dans le sien et y a vu instantanément un amour inconditionnel. Les larmes lui montèrent aux yeux. Quelle folle journée ! Une chaleur bienfaisante se répandit en elle, comme une étreinte invisible, elle était inexprimablement heureuse. C'était Klaus Störtebeker qui se tenait devant elle. Klaus Störtebeker était son père ! Est-ce que c'était possible ? Il sourit et elle eut la chair de poule. Tout doucement et avec précaution, il détacha sa main de son ventre. Il l'ouvrit et la posa sur son cœur. Et à ce moment-là, elle réalisa qu'il savait très bien qu'Alva était sa fille. Elle pouvait sentir les battements de son cœur. Peu à peu, elle reprit conscience de son environnement. Derrière son père se tenait Hans, qui n'avait pas de chiffon à la main aujourd'hui. Il reniflait et essuyait son nez qui coulait du revers de la main. Ses yeux étaient humides et il avait l'air terriblement heureux. Le savait-il depuis le début ? A sa droite, Hugo tenait dans ses bras un chat noir en plein câlin. Son regard se posait sur la boule de poils. De l'autre côté se trouvaient Georg et Maria, tous deux se tenant dans les bras et regardant Alva. Alva comprit tout de suite que Georg n'avait pas reconnu son père. Le contact visuel était-il absent ? Et juste à côté : Peter ! Ce que Peter ressentait, Alva ne pouvait pas l'interpréter. Tout le monde, sauf Hugo, avait vu ce qui s'était passé. Lorsqu'elle réalisa à quel point la situation devait paraître grotesque, elle recula d'un pas et murmura : « Je suis désolée », sans détourner son regard de ses yeux bleus. « Ce n'est pas grave », murmura-t-il en retour. Il sourit si tendrement qu'on pouvait voir ses dents blanches. Klaus Störtebeker était son père ! Klaus Störtebeker avait brisé le cœur de sa mère et l'avait ensuite abandonnée avec ses enfants pour devenir Likedeeler ! Que disaient les gens ? Klaus Störtebeker et ses pirates ont sauvé la vie de nombreuses personnes, mais ils ont aussi détruit celle de beaucoup d'autres. Des millions de choses se bousculaient dans la tête d'Alva, elle entendit la voix de Helmke : « Tu as de l'eau de mer dans les veines au lieu de sang ! » La nostalgie s'insinuait dans ses entrailles et s'accrochait de plus en plus profondément à sa chair avec ses griffes acérées. Dans les yeux bleus de son père, elle voyait la mer rude et fraîche, l'aventure, la liberté et les possibilités illimitées. Et elle sentait qu'il avait raison de faire ce qu'il fallait. Il était juste de s'abandonner à l'attraction, lorsque la mer vous caresse les pieds nus et vous courtise pour venir avec elle. Lorsque Klaus Störtebeker se déplaça pour commencer à chercher lentement et imperceptiblement quelque chose dans sa poche, Alva le lâcha et recula encore d'un pas. Elle voulait le voir en entier. Il était grand, musclé et puissant, courageux et sûr de lui. Tous deux se sourirent. Imperceptiblement, il sortit un petit sac de sa poche ventrale. De ce sac, il sortit une pièce de monnaie, une grosse pièce dorée. Klaus prit Alva par la main et la regarda profondément dans les yeux. Il avait l'air heureux lorsqu'il l'attira près de lui et lui chuchota à l'oreille : « Ne te trahis pas ! Et fais attention à toi, promets-moi de toujours écouter ton cœur, personne ne doit avoir d'emprise sur toi ! » Et après une petite pause, les yeux humides : « Je t'aime beaucoup ! » Au même moment, il lui glissa la pièce dans la main, tout doucement et sans faire trop d'histoires. Alva referma aussitôt sa main autour, espérant que personne ne la verrait. Puis il se détourna brusquement et commença à marcher sans se retourner une seule fois. Derrière lui, ses compagnons, qui avaient entre-temps franchi la porte de la ville et se dirigeaient vers les bateaux pirates en compagnie des pères de la ville, le suivaient. Les pirates montèrent sur leurs bateaux. Il fallut encore un certain temps pour qu'ils soient tous à bord et que les dernières marchandises soient rangées. Alva resta là, à regarder sans voix. Elle était comme paralysée. Elle était si heureuse. Comment se faisait-il que

l'on soit si triste que l'on ne veuille plus vivre et que quelques heures plus tard, on soit si heureux que l'on veuille embrasser le monde entier ? La vie était déjà folle. Beaucoup de gens s'étaient rassemblés sur le port pour faire leurs adieux aux frères Vitalien. Ils leur souhaitaient bonne chance dans leur combat contre les Danois. Soudain, Alva remarqua que Georg et Maria s'approchaient d'elle. Georg se tenait devant elle, de sorte qu'il lui bloquait la vue sur les cogues. « C'est vrai ? », demanda Alva en regardant son grand frère. « Est-ce vrai que Störtebeker n'est jamais arrêté à Wismar, qu'il est toujours le bienvenu ici et qu'il peut vendre ses biens volés au marché, qu'il débarque probablement plus souvent à Wismar maintenant ? » « Oui, c'est vrai », dit Georg avec gentillesse. « Jamais, il ne sera arrêté à Wismar. Il est avec nous maintenant. C'est ici qu'il est né. Il trouvera toujours une maison ici et il pourra vendre ses marchandises ici, au marché ou via les cogues de commerce de Wismar. Ou alors il trouvera quelqu'un pour le faire à sa place ». Georg lui fit un clin d'œil en riant. Alva réfléchit, elle se demanda si Georg savait que Klaus Störtebeker était son père, mais elle n'osa pas le lui demander ici, devant tous ces gens. Elle aurait le temps de le faire plus tard. Et puis, elle avait promis. Elle ne voulait en aucun cas se mettre en danger ou mettre son frère en danger. Si quelqu'un découvrait que Klaus Störtebeker aimait quelqu'un, ils pourraient devenir des otages potentiels. Cela pourrait être un moyen de pression sur Störtebeker et signifier un danger de mort pour elle et Georg. Alva regarda son frère. Vu de côté, il ressemblait vraiment à Störtebeker. Elle était si fière. « Maintenant, j'ai moi aussi une super famille ! », pensa-t-elle en serrant sa pièce dans sa main. Imperceptiblement, elle fit glisser la pièce dans son sac autour de sa taille. Alva s'assit à nouveau sur la caisse. Peter et Hugo l'imitèrent. Georg alla chercher quelques sacs supplémentaires et s'assit à côté avec Maria. Ils prirent Alva et la firent venir parmi eux. Georg entoura sa petite sœur d'un bras. Maria demanda à Alva comment s'était passée sa journée. Elle voulait savoir si elle allait bien. Alva regarda les cogues et essaya de repérer le gilet rouge. Elle se souvint alors que c'était Maria qui lui avait demandé d'aller au marché ce matin, qui l'avait poussée à continuer et à suivre son chemin alors qu'elle ne se sentait absolument pas la force de le faire. Si elle n'avait pas pris la charrette pour aller au marché ce matin, elle ne serait pas assise ici aujourd'hui et aurait manqué son père. C'était étrange, il n'était pas possible que Maria sache que cette journée allait se passer ainsi. C'était étrange que Maria veuille absolument qu'Alva aille au marché. Elle était bonne. Maria était une bonne femme et elle permettait à Georg et Maria d'être ensemble. Maria avait de l'intuition et le cœur à la bonne place. Maria passa son bras autour d'Alva, comme si elle avait entendu ses pensées. La jeune fille se blottit contre elle. Maria lui rendit son étreinte et attira également Peter à elle. « Merci ! », dit Alva. « Merci d'être là ! », et ils regardèrent tous vers le port où les pirates étaient sur le point d'appareiller. « Nous avons tous les deux quelque chose à te dire, ou plutôt à te demander ». Georg se leva, se plaça devant Alva et la releva. « Alors... », réfléchit-il, «...par où commencer ? » Maria lui tapota la cuisse du plat de la main avec fracas. « Allez, vas-y ! » Elle leva les yeux au ciel. Alva lui sourit, interrogative. « Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-elle, hésitante. Georg se gratta les cheveux blonds et commença à réfléchir. « Tu connais la sympathique famille de paysans du marché en face du stand de Helmke. En entendant le mot Helmke, sa voix perdit de sa force et les larmes montèrent aussitôt aux yeux d'Alva. Elle hocha la tête et Georg regarda en direction des murs de la ville, cherchant de l'aide. Alva suivit son regard et reconnut aussitôt Reich et sa famille. Ils étaient tous assis sur leur grande charrette, leur vieux cheval Trudi attelé, prêts à

rentrer chez eux. Bruno lui fit un signe de la main, tout excité. A la vue du garçon, une chaleur bienfaisante se répandit en elle. « Je dois te dire... », continua Georg. « Martha est notre tante, c'est la sœur de notre mère. Maria et moi voulions te demander si tu n'avais pas envie de passer un peu de temps à la campagne avec elles ». Alva, resta sans voix. « En tout cas, tu ne peux pas retourner dans notre chambre », continua Georg. « Mais pourquoi donc ? », voulut savoir Alva. Georg se mordit la lèvre, puis il baissa les yeux et gémit. Ce matin, malheureusement, tu n'as pas bien fermé la porte de la porcherie... » Alva voulut protester, mais elle laissa retomber ses deux épaules. Maria lui prit la main et la serra fort. Georg la prit par les deux épaules et la secoua doucement. Alva vit alors qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire. « En tout cas, le cochon a saisi sa chance et a complètement dévasté le jardin de la ferme, traîné le linge dans la boue, effrayé et effrayé les poules, mangé tous les grains de ces mêmes poules et a continué à faire des ravages dans la cuisine aux chandelles de Gustave et Gustje ». Maria continua : « Ton frère a déjà réparé la plupart des dégâts, seuls Gustje et Gustav sont encore un peu fâchés, après tout, leur atelier est complètement dévasté ». Alva sursauta et ouvrit de grands yeux. Georg vit l'effroi de sa sœur et tenta de la rassurer : « Je les ai remboursés avec l'argent de notre voilier. En fait, je voulais te donner l'argent maintenant, quand tu suivras ton propre chemin. Maintenant, tu devras d'abord chercher du travail ». Alva regarda la mer par-dessus les épaules de son frère. Son petit bateau lui manquait, mais elle sentit aussitôt avec une certitude absolue qu'un jour elle en aurait un nouveau. Georg fit un signe en direction des remparts. Alreich sauta du siège de la diligence. Il s'approcha et se dressa devant Alva : large et fort, mais avec un regard chaleureux. Il tendit un poing fermé vers elle. Leurs regards se touchèrent brièvement et elle sentit la chaleur dans son cœur. « C'est ce que nous t'offrons ! » Il ouvrit son poing. Elle regarda à l'intérieur et reconnut des graines. Beaucoup de graines de calendula ! Il répéta : « Nous te les offrons pour un nouveau départ et bien d'autres choses encore. J'aimerais que tu crées chez nous un petit parterre de fleurs et aussi de plantes médicinales. Nous avons besoin de quelqu'un qui aime faire ce travail et qui s'y connaît ». Alva rougit. « Nous les vendrons ensuite au marché de Wismar aux médecins et aux hôpitaux ! » Alva baissa les yeux vers Maria qui, en entendant le mot « hôpitaux », regarda la mer d'un air raide. « On peut en faire des onguents et des teintures pour soigner les malades ». Il posa sa main sur son épaule. « Ce sera ta tâche. Celle-ci et beaucoup d'autres, si tu le souhaites ». Et comme Alva ne bougeait pas, il ajouta : « Si tu veux venir à notre ferme et vivre avec nous à Hornstorf. Tu auras ta propre chambre, ton propre lit et de la nourriture tous les jours. En échange, nous exigeons que tu nous aides à travailler. Bien sûr, dès que nous irons au marché, tu pourras venir avec nous à Wismar et rendre visite à tes amis et à Georg » ! Alva fut prise d'un vertige de bonheur. Elle était si heureuse et reconnaissante. Helmke avait eu tellement raison : tout avait un sens d'une certaine manière. Elle l'avait trouvée, sa porte vers une nouvelle vie, vers une autre vie. Elle décida que c'était la cinquième porte qu'elle allait franchir. « Alors, qu'est-ce que tu en dis ? » Alva se tourna vers son frère. Quelle image : derrière lui, les trois cogues et le soleil qui se couchait lentement à l'ouest !

Georg se tenait là, le soleil dans le dos, l'air incroyablement fier. Il n'était pas seulement fier, mais aussi très heureux. « Et quand tu auras réuni assez d'argent, tu pourras t'acheter ton propre petit voilier. Peut-être qu'un jour tu seras la première femme à naviguer sur une cogue et à faire du commerce avec d'autres villes hanséatiques ». En disant cela, il

regarda ostensiblement Peter qui, de son côté, croisa les bras, sourit et essaya de paraître très adulte. Georg prit Alva par la main et l'attira contre lui. « Garde tes rêves, Alva, nous sommes très fiers de toi ». Depuis la calèche, un petit garçon couina. « Alvaaaa ! », cria alors Anselm. Alva lui fit signe de revenir et reconnut le grand coffre coloré, un panier avec les poules de Helmke à l'intérieur, le grand lit, la table et les chaises. Alva se retourna vers son frère. Fronçant les sourcils, elle secoua la tête d'un air amusé. Georg sourit à son tour. « Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Tu veux une vie de paysan ? » Alva regarda les cagues sur la mer. Elle savait ce qu'elle voulait, elle le savait déjà lorsque Georg le lui avait demandé pour la première fois. « Oui ! Oui, je veux ! » Et elle pensa : « Maintenant, je l'ai ouverte, ma cinquième porte ». Le soleil brillait et baignait le port d'une lumière orangée, c'était une magnifique soirée de fin d'été. Une odeur de poisson fumé, de bois et de goudron s'échappait du bassin portuaire, une légère brise soufflait d'ouest en nord-est. A l'horizon, on distinguait les silhouettes de trois cagues lourdement chargées, avec lesquelles Klaus Störtebeker naviguait en direction de Stockholm.

Traduit avec DeepL.com (version Pro)